





**LA POTENTIALITÉ SUBVERSIVE DU LANGAGE  
DANS LA PRATIQUE DES ARTS VIVANTS -  
É(CRI)RE LE CORPS-DÉCHET**

**par William GAGNON**

**Mémoire présenté à l'Université du Québec à Chicoutimi en vue de l'obtention du  
grade de Maîtrise en art - volet théâtre**

Québec, Canada

©William Gagnon 2018

*Le discours a rencontré l'industrie.*

Dominique Quessada

## RÉSUMÉ

Mon corps d'artiste-chercheur en art vivant, qui se sent enfermé dans la conception d'un monde-machine régi par le marché et la publicité, une société « de la consommation de soi » comme le dit Quessada (1999), tente de trouver des possibilités d'évasion de ce monde-prison, des possibilités de renverser son ordre marchand par la conscience des structures profondes du langage telle qu'elles s'articulent au sein de ma pratique des arts du vivant. J'ai choisi d'abord d'explorer mon champ d'action sur mon *corps-déchet* au cœur de ma biographie, que j'ai voulu penser à la croisée d'auteurs qui me traversent et m'influencent. À travers l'écriture d'un journal d'alternance et l'élaboration d'un texte pour la scène qui s'intitule *Oh Happy Days*, j'ai tenté de trouver des façons singulières de bouleverser ma perception de la réalité et celle du public, par la mise en place d'une dramaturgie de l'expérience de la crise, afin d'interroger les potentialités subversives du langage, telle une sorte de « peste purificatrice » comme le souhaitait Artaud (1978) pour son théâtre de la cruauté.

Mots clés : corps-déchet, potentialités subversives, identité normative, expérience de la crise, vivant moment présent.



## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	3
TABLE DES MATIÈRES .....	4
LISTE DES TABLEAUX.....	5
LISTE DES FIGURES.....	6
LISTE DES SIGLES.....	7
LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	8
REMERCIEMENTS .....	10
AVANT-PROPOS .....	11
INTRODUCTION.....	12
CHAPITRE 1 PROBLÉMATISATION .....	14
1.1 LE PROJET AVORTÉ D'ARTAUD.....	14
1.2 PROBLÈME DE RECHERCHE .....	19
1.3 LA QUESTION DE RECHERCHE .....	19
1.4 L'INTENTION DE RECHERCHE .....	20
CHAPITRE 2 PRÉSUPPOSÉS THÉORIQUES .....	22
2.1 CADRE CONCEPTUEL .....	22
2.2 CADRE MÉTHODOLOGIQUE .....	26
2.2.1 POUR UNE PHÉNOMÉNOLOGIE HERMÉNEUTIQUE.....	26
2.2.2 LE JOURNAL D'ALTERNANCE.....	29
CHAPITRE 3 ECRIRE LE CORPS-DÉCHET .....	30
3.1 ÉCRIRE HO HAPPY DAYS ! .....	63
CONCLUSION .....	74

## **LISTE DES FIGURES**

Figure 1. Performance (avec la collaboration de Michaël Levesque), Dans la cage, UQAC, 2015.

Figure 2. Performance, Dans le bain, UQAC, 2011.

Figure 3. Affiche promotionnelle, *Oh Happy Days*, 2018.

## REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier tout d'abord ma directrice de recherche Sylvie Morais, qui à su me révéler des zones insoupçonnées de ma pratique et me faire prendre conscience de la fragilité que je porte en moi par son regard sensible sur ma personne et sur les enjeux de ma recherche. Sans elle je n'aurais jamais pu écrire ce mémoire.

Je voudrais remercier mon précieux collègue, complice et ami, Patrice Tremblay. Grâce à toi, mon ami, j'ai su affronter les profondeurs de la crise, et surmonter les épreuves qui ont parsemé le chemin pour se rendre à la conclusion de celle-ci. *Oh Happy Days* est notre projet au fond! J'aimerais remercier Ianrick Villeneuve qui a cru au projet de *Oh Happy Days* dès le début, et qui s'est investi sans compter en tant que comédien.

Je tiens aussi à remercier Marcel Marois pour sa confiance à mon égard, comme directeur de la maîtrise en art et comme professeur.

Je n'oublierai pas ma fidèle amie Perrine Argilès, colocataire d'atelier et confidente, qui a toujours su me remonter le moral, m'épauler dans certains moments plus durs. J'aimerais remercier Paul Bégin Duchesne, pour la confiance et la générosité dont il a fait part en nous laissant adapter ses textes pour le théâtre. J'aimerais remercier ces auteurs, et praticiens du théâtre et de la performance, quelques peintres aussi, ces frères, qui ont su bouleverser et questionner ma pratique, Kafka, Beckett, Artaud, Beck, Malina, Grotowski, Stanislavski, Chris Burden, Marina Abramovic, Hector de St-Denys Garneau, Jean-Paul Riopelle, Jackson Pollock, Mark Rothko... Les nommer tous serait impossible, mais je dois mentionner, aussi Michel Foucault et Dominique Quessada qui ont une partie active dans ce processus qui s'avère être l'aube d'une recherche sur la question du potentiel subversif du langage.

Pour terminer, j'aimerais remercier tous ceux qui ont contribué à mon éducation, qui m'ont aidé à me construire comme être, à commencer par mon père qui m'a donné la passion de la lecture, de la musique et de la création et ma mère qui a toujours cru en moi, et qui a fait les choix nécessaires à ma survie et à mon épanouissement en tant qu'être.

Je tiens quand même à remercier ceux qui ont douté de moi, et qui sans le savoir ont nourri ma persévérance pendant la construction de ma maîtrise.

## AVANT-PROPOS

*comment nourrissons-nous tous les gens  
comment arrêtons-nous toutes les guerres  
comment ouvrons-nous les portes de toutes les prisons  
comment désarmons-nous la violence  
comment oblitérons-nous le racisme  
comment nous débarrassons- nous de l'argent ( capitalisme)  
comment échappons-nous à la mort prématurée  
comment arrêtons-nous le militarisme  
comment mettons-nous fin aux systèmes autoritaires  
comment mettons-nous fin à cette histoire de système de classes  
comment trouvons-nous des réponses à ces questions  
comment agissons-nous maintenant*

Julian Beck, 1968

Les premières traces de cette recherche apparaissent tôt dans mon enfance, cette impression d'être prisonnier de mon corps, prisonnier du monde extérieur et de ses conventions, de ses cadres et réglementations. Cette obsession pour l'enfermement n'est pas tant d'ordre intellectuel que physique, elle prend source dans de multiples événements qui ont tous contribué à ce regard particulier qui est le mien sur le monde extérieur et intérieur. J'ai passé beaucoup de temps à m'isoler étant jeune, préférant souvent la solitude à la compagnie des autres. J'ai beaucoup lu mais avant de lire, je jouais seul. Un événement particulièrement marquant m'a plongé dans un mutisme presque total : le divorce de mes parents. Pendant un an et demi (de deux ans et demi à quatre ans environ), j'ai cessé de communiquer par la parole, je ne m'exprimais que par cri, prisonnier d'une longue et profonde blessure, d'un profond déchirement de l'être et de la sensibilité. Un autre événement s'est produit en quatrième année du primaire : un professeur m'a fait expulser de l'école pendant environ deux mois, deux mois prisonnier de ma chambre à réfléchir sur la conséquence et à la gravité de mes actes. J'ai été suivi par un psychiatre, à partir de là a commencé mon cheminement de « marqué au fer

rouge » du système. Il y a eu aussi l'époque des centres jeunesse, « la prison des jeunes ». J'ai poursuivi ma vie avec un constant sentiment carcéral.

Avec les années, les lectures et les interrogations sur la société dans laquelle je vis, je me suis intéressé à la question de la subversion. Et plus je me suis posé de questions, plus je me suis rendu compte de l'ampleur de la tâche et de la difficulté de sa possibilité. Le but de cette recherche est de trouver des espaces intimes par l'acte de création où il serait possible de renverser l'emprise du système sur le corps. C'est une recherche ardue, j'en conviens, mais que je considère urgente et nécessaire. Bien sûr, pour diverses raisons, je n'ai pas trouvé de réponses définitives (en existe-t-il?) et si je me pose la question individuellement, le théâtre peut contribuer à la poser collectivement.

## INTRODUCTION

Inspiré de l'Allégorie de la caverne de Platon où il est question d'ignorance, de connaissance et de vérité (Platon, 1987), je me suis mis à la recherche d'une vérité par le processus créateur. Partant de ce mythe, qui raconte la réalité des hommes enchaînés qui ne voient le monde qu'à partir d'ombres projetées, j'ai dirigé mon champ d'investigation vers le corps et l'espace comme lieux d'enfermement, et comme miroirs l'un de l'autre. Cette réalité (écrans de téléphones, d'ordinateurs et de télévision) « convenue » par l'homme dans sa caverne et toujours actuelle dans notre monde d'enfermement « volontaire » (*Je veux être un esclave*, Bergeron, 2016) sera symbolisé dans ma création et j'utiliserai la cage comme sa métaphore.

Mon intention initiale de recherche s'oriente donc autour du travail corporel (perceptible par les sens), et spirituel (comme quête de sens), tout en ayant pour centre la notion d'espace : espace du corps, espace-miroir (espace-peau). Je cherche une vérité du corps et je me suis rendu à l'évidence que la vérité était multiple, complexe et intersubjective. Il y a l'acteur et le spectateur. Je suis là devant l'autre. Nous habitons le monde et le monde nous habite.

Considérant le corps comme lieu premier du langage, *je suis mon corps* (M. Ponty, 1945), je tente de réfléchir et surtout de sonder cet espace de la corporéité, de ce corps vécu dans l'intériorité de l'acteur, et de celle du spectateur, pour en saisir les potentialités subversives. Axant ma recherche sur l'écriture, la construction dramaturgique et le jeu de l'acteur, ainsi que sur la présence du performatif dans l'acte de l'art vivant, je m'appuie sur les écrits d'Artaud, de Grotowski, de Stanislavski, de Beck, et de Brook pour réfléchir à la question de la potentialité subversive du langage dans la pratique des arts vivants.

Dans le premier chapitre, je problématiserai ma recherche en ébauchant le portrait d'une société dominée par une prise en charge du langage par le discours publicitaire, et celui de ma conception de l'emprisonnement dans les limites du langage par le système dominant. À la lumière d'une lecture de la vision exposée par Dominique Quessada (1999) dans la société de consommation de soi et des écrits d'Antonin Artaud (1978) sur la pratique d'un *théâtre de la cruauté*, je parlerai du danger de devenir une machine, une marchandise jetable, le devenir d'une humanité obsolète. J'aborderai la nécessité de tenter de renverser cet ordre du langage, en me basant sur la vision du théâtre tel que le concevait à son époque Antonin Artaud : un théâtre qui nous réveille nerfs et corps, ainsi que la possibilité pour l'acteur et le créateur d'art vivant de troubler l'ordre actuel du corps par une pratique extra-quotidienne du langage. Enfin, je poserai le problème de la potentialité subversive du langage en me questionnant sur la possibilité de créer un langage qui puisse avoir un potentiel subversif. Je terminerai sur mon intention de recherche : le besoin de construire et de faire vivre l'expérience d'une crise chez l'acteur à travers le processus, et chez le spectateur à travers la représentation.

Dans le deuxième chapitre, je développerai les concepts qui habiteront ma recherche : *corps-déchet*, *potentialités subversives*, *identité normative*, *expérience de la crise*, *vivant moment présent*. Ensuite, je développerai le cadre méthodologique de ma recherche, une *phénoménologie de la vie* qui passe par un besoin d'écrire pour poser les questions dans ma propre chair et mon esprit, et donc par le fait d'avoir tenu un journal d'alternance où se côtoient poésie, réflexion et prose.

Dans le troisième chapitre, je choisirai des extraits du journal d'alternance qui constitue l'ébauche d'une recherche sur le langage et qui me conduira à l'écriture d'*Oh Happy Days*. Il s'agit d'une plongée dans la durée de ma recherche, qui tente de transporter le lecteur dans les multiples interrogations qui m'ont accompagnées dans ce processus.



Dans le quatrième chapitre, je parlerai du processus d'écriture et de création de la pièce *Oh Happy Days*, qui s'échelonne sur près de deux ans et demi, période pendant laquelle l'écriture du journal et celle de l'œuvre se sont contaminés. J'y décrirai, le processus de création que nous avons traversé, mes collaborateurs et moi, l'expérience d'un péril, la manière dont les événements et le processus m'ont traversé, et celle par laquelle je suis parvenu jusqu'aux représentations en tant qu'auteur, dramaturge et interprète, mais aussi comme humain vivant ce processus. Suivra une discussion dans laquelle je nommerai ce que j'en retire à l'instar des représentations devant un public, et comment j'ai pu trouver quelques réponses à mes interrogations.

## CHAPITRE 1

### LE PROJET AVORTÉ D'ARTAUD

*C'est au sein de la société que le langage s'est formé. Il a existé un langage le jour où les hommes ont éprouvé le besoin de communiquer entre eux. Le langage résulte du contact de plusieurs êtres possédant des organes des sens et utilisant pour leurs relations les moyens que la nature met à leur disposition, le geste, si la parole leur manque, le regard si le geste ne suffit pas.*  
Joseph Vendryes

Dans ce monde, il y a ma vérité, et il y a celle de l'autre. Il y a nos expériences particulières et nos expériences semblables, mais c'est par l'expérience que nous pouvons nous rejoindre et communiquer, je crois. Parfois les mots manquent, il faut savoir se taire et écouter. Parfois le langage présente des obstacles qui résistent à une communication vraie.

Pour ma part, je me sens prisonnier du langage, de ce que je perçois dans la signification de certains mots, de certains déterminismes de la pensée. Je me suis construit par opposition à un système éducationnel et surtout publicitaire qui nous enseigne le rentable au détriment de l'humain. Je suis gavé de mots, d'idées de l'acceptable, du non acceptable, du conforme, du non conforme, et je sais que je ne suis pas libre. Je parle de moi pour mieux parler de nous, je ne connais pas l'expérience d'autrui, mais au-dehors, j'observe le jeu des masques dans la danse du protocole, du bien-pensant, du « devoir d'être rentable », des convenances. Je crois bien sincèrement qu'existe le danger de disparaître dans une possible totale conformité de l'être à la machine marchande.

Dans ces protocoles qui servent davantage la machine que nos humanités sensibles profondes, j'inclus : les convenances comme le langage *politically correct*, l'à-plat-ventrisme devant le discours dogmatique de l'argent, ce qu'il faut taire pour garder un emploi, le silence devant les ignominies (génocides, guerres, menaces nucléaire, viols). Je ne nomme pas les drames intérieurs qui en découlent et qu'il faut maquiller en fête pour continuer à vivre dans ce

monde-machine. Je doute que cette société du confort matériel, de la «liberté d'expression» et de la «liberté de choix» soit libre, justement.

Pour le libéralisme, la liberté se résume à celle de commercer. Liberté de parole et de choix renvoie alors au registre économique où leur registre sémantique se réduit. La liberté de parole signifie ainsi la liberté de faire de la publicité; et la liberté de choisir, celle d'exercer son choix parmi tous les produits dont parle la publicité. (Quessada, 1999, p.27.)

Dans *Court traité d'Altéricide*, Dominique Quessada développe l'hypothèse de la disparition de la figure de l'Autre, ce qui rejoint l'idée que nous sommes maintenant en permanence en train de nous dévorer nous-même individuellement et en tant qu'espèce.

J'ai un sentiment d'impuissance devant la montée de l'intolérance envers les différences, notre société de l'indifférence face à ces horreurs qui se perpétuent et dont l'actualité regorge. Le recensement des horreurs devient impossible et vertigineux, et ce malgré les horreurs passées. Qu'avons-nous appris? Il me semble que l'humain a tendance à apprendre lentement ou parfois à ne pas apprendre du tout de ses erreurs. Mais je veillerai à ne pas généraliser. Même si je perçois comme problématique le monde actuel dans lequel je me meus et je respire et que je ressens qu'est à venir ou est déjà présent le risque d'une *consommation de soi à travers toute choses et évènements*.

Je suis, vous êtes, nous sommes tous, de plus en plus, uniquement concernés par nous-mêmes, dans une disparition significative de toutes les occurrences de la figure de l'Autre. Dans l'Autophagie essentielle qui s'ensuit, je suis, vous êtes, nous sommes tous astreint à une tâche unique : nous consommer nous-même dans l'épanchement d'un irrépressible besoin d'effusion communicationnelle, engagés avec un enthousiasme souvent inquiétant à l'édification de la machinerie sans négativité d'une société de consommation de soi. (*Court traité d'Altéricide*, Quessada, 1999, p. 9.)

Je redoute que soit mis en péril l'expérience sensible de soi et aussi de l'Autre, au sens de Quessada, dans une assimilation quasi complète du *langage* à la machine publicitaire qui dicte les relations de l'individu à ses semblables. Antonin Artaud (1978), dans *Le théâtre et son*

*double*, avait annoncé le constat que pose Quessada (1978), celui d'un monde dans lequel nous assistons à la disparition de la figure de l'Autre, d'un monde sans altérité. Ce monde où nous nous consommons à travers nos relations à autrui de même qu'aux objets qui nous entourent. « Nous avons besoin de vivre et de croire à ce qui nous fait vivre et que quelque chose nous fait vivre, – et ce qui sort du dedans mystérieux de nous-même ne doit pas perpétuellement revenir sur nous-même dans un souci grossièrement digestif. » (*Le théâtre et son double*, Artaud, 1978 p.9.)

Dans la société de consommation de soi, l'empire de communication exerce son emprise sur les corps. La publicité apparaît en effet comme le discours le mieux armé pour la création et la gestion industrielle de tous les corps, y compris le corps social. Elle produit un effet d'orthopédie du corps social dans son ensemble, tout comme elle a un effet de rectification sur le corps des humains qui le composent, par des inclusions - jusqu'à configurer le monde lui-même comme un grand corps. (Quessada, 1999, p.179.)

À la lumière de mes lectures d'Artaud et de Quessada, et de mon expérience personnelle, je m'inquiète de l'éventuelle emprise du langage publicitaire sur les corps et son langage. Si l'on se fie à Quessada, le langage publicitaire est dominant à notre époque et pourrait s'immiscer, sournoisement avec tout son charme, dans les structures et les dynamismes du langage même, ce qui aurait pour effet de configurer le monde sous un rapport marchand quasi totalitaire. Bien sûr, Quessada parle de publicité, mais il parle avant tout d'*empire de la communication*, et par extension, de tout l'appareil médiatique. À notre époque, les réseaux sociaux et les réseaux de rencontre, selon les observations que j'en fais, semblent toujours mettre en avant plan un produit (soi, son opinion, sa vision du monde) pour se vendre. Les journaux et les chaînes de nouvelles œuvrent de plus en plus dans la désinformation et la manipulation de l'opinion publique. Davantage que dans le rapport de fait, la réalité des conflits nous est maquillée, on nous vend ce qu'on veut bien nous vendre. Ce qui

personnellement me pousse à m'interroger sur la place dévolue de la contestation, de celle du questionnement du système capitaliste en place et de sa marginalisation dans les médias de masse. Le pouvoir est au plus fort, les médias indépendants restent marginaux, et ils prêchent souvent à des convertis. Que reste-t-il de notre liberté d'expression?

Au nom de l'égalité des choix, les individus sont toujours libres de leur liberté d'expression. Mais, lorsque celle-ci passe par les grands médias, et donc par la nécessité d'acheter l'espace publicitaire pour pouvoir s'exprimer, comment imaginer que les individus et leur liberté d'expression politique, pourraient entrer en rivalité avec la liberté d'expression commerciale des entreprises ou des marques et concurrencer celle-ci? (Quessada, 1999, p.29.)

Est-ce par peur que l'on se réfugie en tant qu'espèce et individu dans la consommation effrénée de tout, même de nos rapports humains et affectif, et aussi moraux? S'agit-il d'un conditionnement de la machine publicitaire, de son emprise sur les corps et les esprits? Serait-ce notre seul droit, notre seule liberté? Cela m'amène à interroger ce risque du « devenir machine » de l'homme, qui mène à penser un corps-déchet, concept qui sera central de ma recherche, un corps obsolète, un corps indigeste, impropre à la consommation, un corps qui pourrait par son langage porter un potentiel subversif. Ce concept de *corps-déchet*, je le fais naître en le mettant en dialogue avec les écrits d'Artaud et de Quessada qui seront les deux auteurs centraux de ma réflexion.

Voici quelques questions pour débiter : le dernier lieu de résistance seraient-il donc le corps? Et ce malgré les possibilités réduites de diffusion des messages contre-publicitaires? Un potentiel subversif du langage du corps peut-il encore exister dans l'espace social et se transmettre? Le corps peut-il toujours engendrer des résistances qui peuvent faire compétition à la puissance de l'économie, sa machine et les médias?

Artaud parle du « théâtre d'une peste purificatrice ». Cela m'amène à convoquer une crise au sein du langage, d'où la nécessité d'en appeler un théâtre de la cruauté, un théâtre

coup de poing, qui réveille plus que le coup lui-même, un théâtre qui en somme fait appel aux profondeurs du rêve.

Il s'agit donc de faire du théâtre, au sens propre du mot, une fonction; quelque chose d'aussi localisé et d'aussi précis que la circulation du sang dans les artères, ou le développement. Chaotique en apparence, des images du rêve dans le cerveau, et ceci par un enchaînement efficace, vraie mise en servage de l'attention. : (Artaud 1978, pp88-89.)

L'oeuvre en suspens d'Artaud, qui ne réalisera jamais son théâtre de la cruauté, a engendré celle des plus grands penseurs et créateurs du théâtre du 20e siècle : Samuel Beckett, Jerzy Grotowski, Peter Brook, Julian Beck et Judith Malina. Et elle parvient jusqu'à nous. « Au point d'usure où notre sensibilité est parvenue, il est certain que nous avons besoin avant tout d'un théâtre qui nous réveille : nerfs et cœur. » (Artaud, 1978, p.82.) Des paroles vieilles de quatre-vingt ans, et qui pour moi résonnent comme si elles avaient été écrites au moment même où j'écris ces lignes. Avec l'idée d'un théâtre de l'urgence, Beck se demande : « Pourquoi ai-je choisi de faire un théâtre qui dérange plutôt qu'un théâtre agréable alors que j'aime faire plaisir aux gens? » (Beck, 1978, p.37.).

Déjà à l'époque d'Artaud, puis à celle de Beck et du Living Theater, les structures sociales s'immiscent dans ce qui est possible et permis de dire au théâtre. L'internement d'Artaud, et la censure de *Paradise Now* du *Living Theater* en 1968 en sont des exemples criants. Aurait-on tenté de museler le théâtre et la pensée d'Artaud? Beaucoup de choses nous le laisse croire, mais nous n'entrerons pas dans les détails ici. Selon Peter Brook, c'est toujours le théâtre qu'on libère en dernier. Plus près de nous, Roméo Castellucci et Sarah Kane tentent de réveiller la crise du monde par le théâtre. Un monde en état de sommeil végétatif devant la catastrophe, un aveuglement devant l'Apocalypse (Anders, 2002, p.261.).

J'en suis donc arrivé à me demander, jusqu'où est-il possible et permis de crier? Dans ce système de l'opinion et de la pseudo-liberté d'expression, avec l'apogée des réseaux sociaux, les gens ont intégré les structures de contrôle du langage. « *Il faut d'abord que ce théâtre soit* », disait Artaud. Il faudrait se poser en profondeur la question des ancrages de l'ordre établi sur nos corps et le langage, pour en ébranler les bases.

Il faudrait aussi un théâtre qui nous transporte dans les zones interdites de l'esprit humain, un théâtre qui fasse vibrer l'hypocrisie, la jalousie, le manque d'amour, l'impossibilité d'aimer. Il faut parler des thèmes sensibles, des enjeux d'urgence. C'est en effet un théâtre de l'urgence dont le monde a besoin, celui d'un langage qui déborde, d'un langage qui singe le langage. Il faut que l'on veuille réveiller ce qui est endormi en chacun de nous, les forces magiques de la langue, pour espérer pouvoir un jour dire « Je t'aime! » avec les mots qu'il faut. Il faut débâter le corps et *scraper* le théâtre précieux! « Il faut en finir avec les chefs-d'oeuvres », disait Artaud. L'idée de briser et de jouer sur les limites entre la scène et la vie s'inscrit dans le projet d'Artaud pour un théâtre qui se réconcilie avec la vie. Il faut parler de ce qui doit être tu. Il faut affronter la bête. Julian Beck (1978, pp27-28.) disait :

Prends la réplique. Va dans la maison des fous et trouve la vérité: dans le déséquilibre de l'ordre des choses, dans la perversité de l'amour réel, dans les kystes éclatants de l'esprit. Assez de duperie. Si tu veux voir ce qu'il en est, il te faut être assez fou, capable de te confronter à l'horreur.

Il y a quelque chose d'extra-quotidien dans le travail théâtral, dans l'art vivant comme je l'aborde et comme l'ont abordé plusieurs de mes contemporains. Dans cet extra-quotidien, l'acteur bouscule l'ordre corporel de ses rapports sensitifs et logiques au monde ainsi qu'à sa propre existence. Par ce chemin, lui serait-il possible de suspendre l'ordre du monde, pour lui comme pour le spectateur, et de proposer la naissance d'un Autre?

## **1.2 PROBLÈME DE RECHERCHE**

Je voudrais comprendre les dynamismes internes du langage pour faire naître leur puissance subversive sur la scène et dans l'espace social. Je me demande, avec le contexte de prise en charge par la publicité (Quessada 1999), s'il est toujours possible, de faire un théâtre subversif comme le rêvait Artaud, un théâtre à vocation révolutionnaire - car il faut avoir le courage des mots que l'on emploie et le mot subversion renvoie inévitablement à l'idée de révolution. Il s'agit d'une révolution individuelle d'abord qui prend racine dans le corps. Il faut se faire guerrier pour survivre dans ce monde, et faire sur son corps les questionnements de la crise qui touchent globalement l'humain dans son corps et son langage. Dans ce sens, un théâtre révolutionnaire est-il encore possible à notre époque? Et sinon comment le rendre à nouveau possible?

## **1.3 LA QUESTION DE RECHERCHE**

Comment et à quelles conditions le langage de l'art vivant aujourd'hui peut-il s'ouvrir sur sa potentialité subversive?

## **1.4 L'INTENTION DE RECHERCHE**

Mon intention est d'écrire ce théâtre nécessaire comme dit Artaud, ce lieu de la friction des corps, des âmes et de la chair. Un lieu définitivement dangereux pour la survie de l'ordre établi des choses dominantes. Le corps entier sera questionné par la représentation trouble du corps, par des mises en jeu performatives.

Au centre de ma pratique il y aura la notion de contamination, qui veut que les frontières entre les disciplines artistiques et celles du savoir, soient reliées et déteignent de manière souvent imprévisible l'une sur l'autre, des aller et retour qui se font dans une



transdisciplinarité, et qui finit par devenir consciente d'elle-même. J'ai donc l'intention de développer les étapes d'alternance d'écriture et d'interprétation scénique, en vue de la construction d'un moment d'art vivant : le processus d'écriture d'un texte final *Oh Happy Days*, et sa création scénique, qui se veut atteindre l'idéal avorté d'Artaud, ce théâtre de la cruauté *qui nous réveille nerfs et corps*.

## **CHAPITRE 2**

### **PRÉSUPPOSÉS THÉORIQUES**

#### **2.1 CADRE CONCEPTUEL**

##### **2.1.1 Le corps-déchet**

Toutes choses, dans le monde actuel, s'usent et se jettent après usage, l'humain ne fait pas exception.

Tous les humains peuplant ce collectif à la très grande sauvagerie sont potentiellement ses laissés-pour-compte; tant est vrai que le système s'autonomise, et devient de plus en plus compétitif par vagues successives d'exclusion; tant est vrai que l'économie n'est plus là pour servir les humains, mais bien exactement le contraire : le système est servi par ceux qu'il était censé servir. (Quessada 1999 p.57.)

Le concept de corps-déchet prends racine dans la conception utile et jetable de l'humain comme une possibilité de repenser le monde selon des modalités qui pourraient exister en dehors de l'économie comme condition totalitaire de l'être de langage qu'est l'humain. «Le statut de l'entreprise n'est-il pas devenu aujourd'hui le lieu où le citoyen trouve vie s'il intègre une entreprise, quasi-mort s'il fait partie de la cohorte grandissante des exclus? » (Quessada, 1999, p.57.)

Autour de cette notion de quasi-mort, le corps-déchet se veut une posture pour prendre conscience de sa condition d'objet obsolète, et pour se donner l'arme d'une construction mentale, puis poétique, afin penser le monde selon d'autres formes de langage, et par là tenter de se retirer du cercle marchand des choses consommables.

### **2.1.2 L'identité normative**

Ces identités sont celles validées par le système, celles qui sont conformes à son fonctionnement. Les conformes, les normaux, ceux qu'on peut rogner, et rendre dociles par une pratique dogmatique du langage qui s'axe autour de principes d'inclusion et d'exclusion comme le nomme ici Michel Foucault :

Il existe dans notre société un autre principe d'exclusion : non plus un interdit, mais un partage et un rejet. Je pense à l'opposition raison et folie. Depuis le fond du Moyen Âge le fou est celui dont le discours ne peut pas circuler comme celui des autres : il arrive que sa parole soit tenue pour nulle et non avenue, n'ayant ni vérité ni importance, ne pouvant pas faire foi en justice, ne pouvant pas authentifier un acte ou un contrat, (...) (Foucault, 1971, p.12.)

Judith Butler (1990) parle d'hétéronormativité obligatoire, de production d'une matrice hétérosexuelle et d'une division en deux genres, masculin et féminin. En se référant à nouveau à Quessada qui conceptualise le langage comme produit industriel, il est possible d'envisager une production en série d'identités normatives conditionnées par la publicité. Derrière cette production se cache un désir de contrôle et de régulation de la société, et de la circulation de ses richesses consommables, l'individu n'y échappant pas et se trouvant au première ligne de front... Il semble y avoir, dans le langage et dans l'identité, une profonde ambiguïté entre expérience personnelle et apparence sociale, qui remet en doute constamment la notion de norme, cette norme qui se développe comme moyen de réduire l'expérience identitaire des êtres humains dans un cadre normatif. Le langage publicitaire offre cette possibilité de diffuser massivement des images véhiculant ces normes identitaires, et d'ainsi les inscrire puissamment dans les corps.

Elle agit avec de grands moyens : ses messages s'imposent avec force sur les murs, dans les journaux, à la radio ou à la télévision. Ses effets se produisent à l'échelle de l'ensemble de la société. Ainsi par l'effet massif de répétition

de sa structure, la nature profonde de la philosophie se trouve inscrite – comme imprimée – dans le réel des sociétés contemporaine.(Quessada, 2002, pp168- 169.)

Ces normes sont inscrites par une éducation marchande dont le but principal semble d'ériger de futurs consommateurs-producteurs de biens de consommation.

### **2.1.3 L'expérience de la crise**

Toutes choses et événements entrant désormais dans le grand cirque de la consommation, l'expérience semble en péril. C'est ce péril qui m'intéresse particulièrement. Dans le monde de la fabrication d'identités normatives en série, la profondeur de l'expérience se trouve délaissée au profit de la surface matérielle et apparente et le langage est plongé dans une crise: celle du conforme, du rentable, du calculable.

En réponse, les individus obsolètes, les ordures du langage, les guerriers d'une résistance complexe et non tracée d'avance, se doivent de poétiser une autre crise, la leur, celle du corps-déchet, celle d'une crise de l'expérience, et de faire vivre une expérience de la crise de l'expérience. Artaud parle de « réveiller le corps par le théâtre » : le corps est mis en état de crise, par des cris, par une confrontation violente du public, par la puissance de l'émotif vertigineux du drame qui se joue sous ses yeux mais surtout par la notion d'immersion de ce type de théâtre, dans son corps dans sa chair. Dans le trouble de ses propres biographies. Ce théâtre est pour moi celui où l'on perd pied dans un vertige de l'être, où les conventions du monde et celles de la vie sont bousculées par le désordre. Elle est expérience partagée des acteurs, et des spectateurs.

#### **2.1.4 Les potentialités subversives.**

Subversif : qui est de nature à troubler ou à renverser l'ordre social ou politique : Propager des théories subversives. Qui soutient des idées menaçant l'ordre social : C'est un esprit subversif. (Larousse, 1993) Les potentialités subversives sont toutes forces en sommeil dans l'individu, qui ont le potentiel d'être éveillées par une pratique batailleuse du langage, qui tente un acte de résistance face à l'ordre établi, face à un monde standardisé, humain-machine-marchandise-consommateur-de-lui-même confiné aux normes sociales établies depuis la tendre enfance, où l'obéissance a été plantée en nous. Les dissidents corps-déchets qui se jouent eux-mêmes comme obsolètes avec « *tout ce qu'il peut y avoir là de violent, de discontinu, de batailleur, de désordre aussi et de périlleux* » (Foucault, cité par Quessada, 1999). À travers l'écriture, se jouent les performances des identités subversives, contre ce que Judith Butler (1990) nomme des identités normatives produites en série.

#### **2.1.5 L'art vivant : ce vivant moment présent**

*sais-tu que je suis descendu dans mes entrailles et que je les ai éparpillées sur la scène  
en forme de questions  
sais-tu que je ne sais pas quoi faire d'autre  
sais-tu que j'ai besoin de toi que je suis en train de mourir et que je mourrai sans toi  
(Beck, 1978, p.3.)*

Ce concept tente d'englober toute pratique où le médium est le corps de l'artiste : théâtre, performance, musique, chant, tout ce qui passe par le souffle d'un corps faisant langage dans un espace pour un autre corps entrant en relation avec lui. Ce terme s'oppose à celui d'art visuel, où nous sommes en présence d'un tableau figé, où le souffle est absent. La présence du

corps vivant a le potentiel de nous faire vibrer par le souffle, la voix, le mouvement, même le silence, bref par la présence d'un corps qui nous fait face.

Patrice Tremblay (2017) parle d'un *vivant moment présent*, cela nous renvoie à l'idée que quelques choses d'extra-quotidien se produit devant nous réactivant une possible magie par l'acte qui se déroule devant nous et en nous. Par le corps du public, qu'il soit passif ou actif sur le spectacle, ce dernier est appelé à vivre et agir sur l'œuvre, sans lui il n'y a pas de langage, qu'une voix dans le vide. On ne peut continuer à prostituer l'idée de théâtre qui ne vaut que par une liaison magique, atroce, avec la réalité et avec le danger.

Posée de la sorte, la question du théâtre doit réveiller l'attention générale, étant sous-entendu que le théâtre par son côté physique, et parce qu'il exige *l'expression dans l'espace* (la seule réelle en fait) permet aux moyens magiques de l'art et de la parole de s'exercer organiquement et dans leur entier, comme des exorcismes renouvelés. De tout ceci il ressort qu'on ne rendra pas au théâtre ses pouvoirs spécifiques d'action, avant de lui rendre son langage. (Artaud, 1978 p.86.)

## **2.2 CADRE MÉTHODOLOGIQUE**

### **2.2.1 Pour une phénoménologie de la vie**

*Cette parole manquée que l'on nomme langage.*  
Maurice Merleau-Ponty

Cela nous traverse, nous habite, nous déforme, nous reforme, nous reconstruit dans un geste de défiguration et de transfiguration de tout notre être. Le théâtre, la création ne nous laisse jamais indemne. Le langage charcute la chair, la pensée se crée, dans une incertitude de l'avenir et du devenir du corps. Il me faut écrire pour penser, la pensée est en marche sur les

touches du clavier, c'est une pratique phénoménologique. Pour découvrir en quoi le langage dans sa pratique vivante, puisse conserver encore à notre époque une potentialité subversive, il me faut en premier lieu, en faire l'épreuve dans ma propre pratique du langage, et dans mon propre corps. Il y a actuellement, comme je l'ai exposé plus tôt, le danger de la victoire d'une conception marchande du corps et du discours en lien avec ce que Quessada nomme « la société de consommation de soi ». L'écriture, dans ma pratique, se trouve dans une performativité et ce désir est de pouvoir performer une langue qui déborde, un cri de la crise actuelle. Il me faut tenter de trouver de nouvelles formes dramaturgiques qui puissent permettre de créer un réveil sur les corps, un réveil et un incitatif à l'action envers soi et envers le monde pour renverser l'ordre de soumission au marché qui menace actuellement les corps, selon ma réflexion et mes observations.

Le premier lieu de cette recherche se révèle être le corps, corps qui doit s'écrire pour se penser. En cela, cette recherche est une *phénoménologie de la vie* qui se rapproche du chemin qu'a suivi Artaud dans sa pratique du langage, surtout ses dernières années, enfermé à Rodez, pris en charge à Ivry, où son corps physique cessera de vivre. Nombre des questions sur l'être qu'Artaud posera sont encore vivantes et demeurées en suspens.

L'aventure de cette recherche se situe dans un désir de comprendre les dynamismes du langage qui pourraient permettre de reprendre notre emprise sur nos corps, qui sont désormais sous l'emprise sociale que l'économie exerce sur ceux-ci, et qui appartiennent presque totalement à cette machine capitaliste qui fait de toute chose un produit. Une des pistes que j'ai voulu explorer est celle du concept de corps-déchet. Nos croyances sont en voie de devenir totalitaires dans cette consommation effrénée de toute chose, une consommation violente qui s'empare du langage, marchandisation de nous-même, mais surtout de l'autre. Nous sommes dans une crise du corps donc une crise du langage.

L'expérience de la crise que je me propose d'explorer tentera de trouver de nouvelles pistes de connaissance à travers l'élaboration d'un journal d'alternance entre différents niveaux d'expérience du monde. Cette posture est la condition d'une recherche se réclamant de la phénoménologie. L'émergence du vécu permet de l'inscrire à la conscience et de faire naître des significations, permettant une compréhension de son expérience. Le philosophe Merleau-Ponty (1945) ajoute que la phénoménologie a une dimension d'ouverture au monde vécu, où la perception est l'outil premier.

### **2.2.2 Le journal d'alternance**

*L'art vole autour de la vérité, mais avec la volonté bien arrêtée de ne pas se brûler.*

Franz Kafka

J'ai l'intention d'écrire un journal d'alternance, comme lieu d'une tentative de décroisement de la pensée, où pouvoir écrire sous toute forme pour tenter de cerner des possibilités de rendre possible ce langage subversif. C'est une expérience de l'intime, et du fragile. À la croisée d'auteurs, et de praticiens du langage qui m'accompagnent comme des frères dans cette traversée périlleuse de la crise, poursuivi par l'oppression de multiples enfermements; la pression du couple, la responsabilité de l'artiste, ma responsabilité d'être au monde envers ceux que j'aime, et ceux que je hais, la pression du *politically correct* de notre époque, la notion de vivre ensemble comme un impératif moral préfabriqué auquel je suis incapable de souscrire aveuglement sans tenter de le questionner avec virulence et hargne, le devoir de travailler fort de mériter notre sort, l'absence de répit dans la course effrénée au bonheur dans ce monde où la machine gagne du terrain et où la sensibilité se recroqueville dans l'isolement des écrans... seront quelques-uns des multiples questionnements qui me



hanteront pendant ce processus d'écriture du journal. C'est aussi un refuge où tenter une pensée, une pensée fugitive, qui est la mienne mais que je sens être celle d'une époque, et aussi celle d'un prolongement de la pensée d'auteurs et praticiens du théâtre et de philosophes tel Artaud, Beck, Beckett, Grotowski, Foucault, Quessada... Toutes ces questions qui se reposent, qui se posent différemment par ma sensibilité et ma présence dans ce monde d'aujourd'hui.

La crise que j'investigue par ce journal se révèle être la réflexion que je porte à la rencontre de ces auteurs, mais surtout d'expériences vécues, dans ma propre biographie. J'ai donc instinctivement ressenti le besoin de cet espace de réflexion décroisé, qui est mon premier terrain de recherche et de réflexion. J'y ai envisagé la possibilité d'un délire sur le monde, d'une surcharge, d'un échec, d'une expression de mes gouffres et angoisses, de même qu'une poétisation, une romance, une écriture fictive où me donner le pouvoir de créer des monstres, des ordures du langage, un langage ordurier, un espace-dépotoir où jeter mes réflexions. Et à partir de ce journal se construira un moment d'art vivant, Oh Happy Days, qui permettra de faire vivre une expérience de cette crise de l'humain sur laquelle se questionne ma pratique artistique.

Cela m'amène à travailler sur le terrain d'une performativité du langage qui me permet d'aller où je ne suis jamais allé, pour découvrir des nouvelles connaissances sur le potentiel du langage à être subversif, sur son pouvoir de renverser dans son ordre même le langage et sur son emprise totalitaire et doctrinaire sur les corps; son emprise sur le mien d'abord, mon corps d'auteur d'acteur, d'être au monde, pour ensuite questionner celui des spectateurs. À la rencontre nécessaire du public, il sera possible de nous questionner ensemble sur les chemins possibles pour se rendre au langage ou en garder vivante sa potentialité subversive. Avant cela, il s'agit de tenter des questions, de montrer un état du monde insoutenable dans lequel nous vivons, par cette pratique batailleuse du langage dont parle Michel Foucault.

### CHAPITRE 3

#### ÉCRIRE LE CORPS-DÉCHET (Extraits)

Toute cage m'angoisse.  
28 Août 2017

Marcher sur nos corps  
Sur nos corps-marchés  
Marchez sur nos corps  
19 avril 2015



**Figure 1.** Performance avec la collaboration de Michaël Levesque, *Dans la cage*, UQAC, 2015.

Confiné au devoir de l'autre. En dehors. Confiné à la responsabilité du monde et de l'hypothèque de mon corps à acheter. Je vends mon corps pour l'acheter. En payer l'hypothèque. J'habite un corps prêté, un réel à crédit. Je me creuse un trou dans le temps pressé, compressé, oppressant, pour écrire. Pour fuir. Je me cache dans la forêt, pour ne pas qu'on me trouve et qu'on dérange le cours des mots qui s'abattent sur la page. J'écris sur un écran. Je suis dans un espace pareil à tous les autres, marqués par la détresse du temps, par la problématique de l'espace hypothétique.

Il ne semble pas y avoir d'espoir, que l'illusion d'un espoir, qu'une résignation au conformisme. À la sécurité d'emploi. À la routine cannibale. Rêve de condo new-yorkais, de porno et de pute cheap. Rêve d'une vie normale et saine, pour ne pas oser le grandiose. Pour ne pas perdre au jeu de la vie. Jouer les cartes basses. Manger ses cennes noires. Contraindre le corps à la morale immorale de l'impossible perfection. Perfection des aplats. Écran de béton craqué qui laisse passer le froid en nous. (Op)pression de la perfection. De la performance. Comme une surface vide. Un beauté de plastique vide. Impératif moral de bonne conscience. L'esprit et le corps contaminés par le virus du virtuel. Nous n'existons plus que dans des idéaux volés à nos rêves saccagés. Même nos rêves ne nous appartiennent plus. Nous n'avons jamais rien eu qui soit à nous.

J'ai crié toute ma vie.

J'ai toujours eu la peau qui craque. Les yeux qui vomissent le réel. Le corps comme une cage, une maison à crédit. Le corps malade de sa conformité. Je me suis construit difforme et dissident. C'est encore l'illusion et je sens que mon malheur est de ne pouvoir échapper au fait que mon corps, cette maison sous hypothèque, ne m'appartient pas, quoiqu'on en dise. Il ne peuvent pas m'empêcher de penser, mais ils peuvent m'empêcher de me vendre par moi-même sans intermédiaire. La société « créancière » du corps qu'elle m'a légué pour que je la serve, ne peut supporter que je ne lui appartienne plus. Si je ne travaille plus pour elle, je suis son ordure et je ne peux vivre que dans son espace dépotoir. Espace purgatoire en attendant la mort. Aucun discours de ma part n'est valide car je n'ai plus de corps pour parler aux oreilles sourdes du consensus. Si elle apprend que je fais un revenu sans passer par son intermédiaire, elle viendra récupérer son dû.

Je suis prisonnier de la vie comme d'une grande mort d'où il m'est impossible de sortir.

Ce qu'ils appellent bonheur, je n'y crois plus. Je me confine au dedans. Avec les sourires du conforme maquillés sur ma peau je leur vends mon corps mécanique et je me confine à l'esprit. Mais cet esprit leur appartient aussi et je dois leur voler, commettre le délit de leur voler mon esprit, de le retirer du monde, et ils agissent sur ma volonté me faisant croire que je suis libre de mes choix et de mes mouvements psychiques comme ils le disent de ceux physiques. Ils font comme si ce qui m'empêche de me reprendre l'esprit et de me faire homme, n'était que ma propre impuissance alors qu'il l'ont placé en moi comme partout dans le monde au-dehors qui se confond avec le dedans. Je sens le suicide. La mort permanente qu'on nomme vie. Je sens le confinement au conforme, dans la prison de mon corps et mon esprit. Je ne peux me voler. Je n'ai pas droit à la vie et au bonheur, comme tout les hommes et les femmes. Je suis relié, traversé de toute part par des câbles invisibles mais non moins pénétrant et douloureux de ce que l'héritage de la difformité de l'homme a placé en moi à ma naissance et bien avant dans le corps de mes parents et de leur parents. Et de leur parents...

Entre cela il y a les ruptures, et les cris par lesquels je vibre.

*18 juin 2015*

À la recherche d'une langue du devenir, un appel à vouloir et se mettre en avant de la peur, un langage de la force subversive du refus d'obtempérer, il s'agit de ne pas leur adresser la parole comme ils refusent la nôtre. Sentir dans son sein la grande colère, les bras qui tremblent de ne se savoir libre en aucun point, dans le mensonge de continuer à vivre, chercher à faire langue, quelque chose du silence, et d'un geste en déroute complète. Non participatif, blessant l'étoffe des images publicisées à souhait des sociétés démocratiques d'anti-combat. Un appel, à une solidarité des hautes sphères de l'être à genoux, comme une prière, un abandon,

une faillite par le cri, un corps longeant la route refusant de se relever, une barricade de corps couchés, refusant le réveil, matin ou soir, faire de notre refus de prêter notre corps, même de le vendre, faire de ce refus impossible, langage de la chute. Écrire le corps-déchets, penser en terme d'improductivité, en notion de crise, traverser ce désert. Il y a un combat à mener, non pour reprendre possession, mais pour tout perdre, puisque nous sommes possédés par l'objet de possession, et par sa logique idéologique. Il faut briser quelque chose du langage pour lui redonner sa puissance subversive. Sinon les mots n'ont plus qu'un pouvoir de vente, et nous ne jugeons le monde que sur notre pouvoir d'acheter les paroles, et les gestes.

Nous devons produire nous-mêmes nos corps, les refuser, au capital, dans la mesure de l'impossible.

Nous-mêmes n'étant plus la nourriture indigeste, que l'on nous a servi à manger comme le produit de notre éducation marchande. Il faut emprunter d'autres termes, pour l'instant, utilisons le corps-déchets, pour sa base, des individus obsolètes, n'ayant plus de fonction asservie.

Écrire son corps-déchets, y voir là la lumière de l'ordure céleste, porter le rébus, le stigmate de l'exil du cercle de l'entreprise humaine.

Il faut se faire violence, nos corps comme premier lieu de la révolution qui doit atteindre la structure des sociétés qui en tire leur profit, en les façonnant par l'éducation, à leur image, et leur service. Devenir des agents radicaux du changement en opérant sur nos corps, sur nos chairs, sur nos esprits, la violence, d'un volte-face, d'une poésie de l'ordure.

Une logique de l'anéantissement.

Je n'ai plus rien. Mais ce rien est ce qui laisse rayonner un langage nouveau sans ce qui ne saurait plus me définir plus longtemps. Si je possède encore quelques choses, des livres, des électroménagers, c'est qu'ils servent à ma survie, non dans le monde capitaliste, mais dans le monde des idées, le monde d'une possible libération, qu'ils peuvent servir à faire passer dans l'impossible. Le corps devient alors le contraire d'une offrande et en même temps une offrande. Au-delà du visible, et de la vibrante souffrance des corps, qui ne souffrent plus dans le sourire stupide de tout, il y a une flamme, quelque chose qui continue de brûler, qui se refuse à être consommé, j'ose croire.

Il faut prendre conscience, de la possession de nos chairs par l'emprise totalitaire, du système publicitaire de l'entreprise qui se sert de nos corps comme surface d'inscription de sa doctrine d'utilité (soumission). Pour s'y opposer, le corps-déchets, sans se refuser totalement à gagner de l'argent nécessaire à sa subsistance, utilise cet argent pour sa lutte consciente de corps obsolète. Il prépare une lutte à venir avec d'autres (corps) obsolètes qui interviendront, pour faire volte face dans cette logique d'asservissement des corps au totalitarisme de l'idéologie néolibéraliste. Prendre conscience de sa condition d'ordure, de son corps en mutation vers un dépouillement, c'est tenter de se libérer de l'emprise de la possession. Le corps-déchets de l'individu obsolète, devient une arme puissante, un danger considérable pour la survie du capitalisme.

*13 avril 2015*

L'esprit vacille à la vue d'images puissantes, qui font basculer le corps dans des espaces de bouleversement. Le corps perd pied, la lutte s'organise dans le tremblement et l'affirmation de ces corps-déchets, à la recherche de langages neufs, de sources renouvelées de cri. S'affirmer débris, revendiquer dans des formes de représentation prônant la puissance subversive, de ce corps jeté, obsolète, désuet, la chute d'un hypocrite système de la beauté princière, par la publicité de la perfection et de la propreté. Nous mettons de l'avant la maladie

de la crise intérieure, comme une peau retournée, une poésie de chair à vif, au dehors comme un cri, comme une peste. Le revendication du corps-déchet n'a pas comme enjeu une simple augmentation de salaire, c'est une bactérie, qui gruge l'intérieur du corps, le fait parvenir à l'ultime dépouillement, ne laissant qu'un corps soigné de la blessure de l'objet. N'ayant plus aucun message publicitaire à scander, par la surface de nos corps, nous ne faisons pas la promotion de la misère, mais de la chute, du dépouillement, en un sens nous ne combattons pas la crise nous y plongeons comme l'ultime espoir

*14 avril 2015*

Sevrer la tête et le corps des images, concentrer le corps sur le sentiment interne d'interconnexion et de lien social à détruire, à reconstruire le monde dans lequel nous mouvons. Nos corps ont besoin d'un bouleversement qui commence par un sevrage des images et des messages de propagande et de réduction de l'humain à l'image et à l'objet, nous détacher de l'objet et de l'image, des emprises de dominance, et de domination de l'autre, de la nature, par la dépossession. Rien ne m'appartient plus. Ma vie est une hypothèque. La notion de corps témoigne que pour l'instant nous ne nous appartenons pas. Écrire le corps-déchet, c'est prendre possession, par dépossession du reste, du seul corps qui nous appartienne : l'ordure, notre corps est une carcasse à attendrir. Le corps-déchet comme prise de possession de l'inutile, comme arme de subversion. Revendiquons l'inutile comme possibilité de reprendre corps dans la faillite de l'humanité dominante.

*17 avril 2015*

Marcher sur nos corps  
Sur nos corps-marchés  
Marchez sur nos corps

*19 avril 2015*

Par la conscience de notre condition d'objet, d'avoir été brisé, de n'être bon pour personne, pas même pour soi, nous savons que ce qu'il reste du corps quand il est jeté. C'est la lumière d'une main qui se tend pour nous relever, la conscience de la cassure, la crise d'être brisé, dans la maladie l'on se définit fort comme mécanisme de survie et, debout à nouveau, nous savons que nous ne sommes rien, sinon qu'un corps sur le point de briser de nouveau, mais nous n'avons plus peur, Corps-déchet luttant dans la lumière de l'inutile, nous savons qu'aucun objet ne peut meubler le vide.

Je parle au nous car j'appelle une collectivité à sortir des poubelles des villes, déserts, et dépotoirs, en marge de ce monde. Il ne s'agit pas de prendre pouvoir. Il s'agit d'abolir le pouvoir. Nous devons agir par désintéressement. Nous devons devenir *gratuits*. Refuser d'être achetés. Refusé d'être vendus. Refuser de vendre. Refuser d'acheter.

\*

La tête vacille. Le corps fatigué. L'esprit fige, fixe, stagne, en attente. Le son de l'interface en mouvance dans l'inerte. L'interconnexion factice de la virtualité de notre époque distante. Tendre cette main qui ne passe pas le mur. Avoir peur de la chute. Peur de ce qui change en soi. Peur d'être autre que soi éternellement. Le goût de mettre des mots sur l'écran. De taper sur les touches. La mélodie des machines en devenir que nous sommes. Rester couché sans vraiment dormir. Sans rêver. Fixer le plafond des paupières. Sans respirer. Il fait rouge ici dedans. Le soleil danse dans le ciel dehors. Ici le sang coule. Le corps impropre à être

consommé. Sur le cœur la lèpre que même le Christ se refuse à toucher. Je cherche à faire lien de tous ces corps sur le seuil de la désuétude. Ces corps de bord de ruelle. Dans l'attente d'être jeté. Assis sur la chaise devant l'écran de l'ordinateur lui aussi sur le point de rendre l'âme. Machine usée. Je dors au fond. Je dors. Et je me crois écrire.

\*

Jeté à la rue. Hors le cercle citoyen du rentable. Sans fond pour se payer le luxe d'un toi(t). Le corps ignoré des regards qui passent pour se permettre de rester dans le rang. La rue. Ta maison d'où on voudrait arrogance te jeter dehors. Te mettre aux vidanges. Quand le prochain camion passera. Six heures le matin. Quand les Bourgeois dorment encore. Tu fixes le sol. Tu relèves la tête, regard fatigué, la marque de l'ordure sur tes vêtements, ta peau. L'odeur de n'avoir pris une douche, un bain depuis combien de temps. Tu attends que le camion passe. Attends cette mort pour les comme toi. Les impropres à être consommés, mangés, les digérés, les chiés. En toi, les petites cassures.

J'écris sur ce que je ne connais pas. Je n'ai jamais tout perdu.

Je passe. J'ose m'arrêter devant toi. J'ose regarder ton visage. Ta peau. Tes vêtements (que je trouve beaux). Je tends la main pour te relever. Pour qu'on marche un moment. Ensemble. Tu vacilles. Te caches de regard. Je n'ai pas honte. Nous croisons d'autres comme toi. C'est toi qui leur tends la main. Leur souris. Nous marchons ainsi longtemps. Le temps de tendre la main à tous les jetés. Nous sommes une armée, sans arme que nos corps qui ne servent plus. J'ai renoncé au confort, pour vivre dans la rue. Mes vêtements neufs ont fini par s'user. À se serrer ensemble nous n'avions plus froid. Nous avons marché jusqu'à la première forêt. De bois mort et d'écorce, nous nous sommes abrités de la nuit froide. Des passants sont passés par là pour se changer de l'air de la ville. Nous ont vus, ont alerté la police. Ils ont détruit notre maison construite de ce qu'il nous restait de corps et d'âme. Nous ont jetés en prison. Comme des irrécupérables.

*22 avril 2015*

Peuplé par les cris. Je ne dors plus que pour me réveiller en plein cauchemar. Le sol jonché de corps et de sang, l'odeur de putréfaction, la chair maquillée par le soleil hypocrite des gratte-ciels. Je souris pour la forme, la politesse, bien mis dans mes habits propres. La nuit, je sors dans la rue, avec mes vêtements sales. La misère sur mon dos. Je leur paye une dose de cet argent gagné le jour. J'apporte du pain et du vin. De quoi trinquer et rire. Je souffre de leur solitude et de la mienne. J'ai vendu ma télé plasma pour un 7 de hash. Pour me sentir bien avec eux. Je dors là, stone sur le béton froid. Je rentre le matin pour prendre une douche. Manger un bout de pain. Je reprends ma vie de propre dans mes habits convenables. J'ai horreur des gens et je rêve à la nuit.

*25 avril 2015*

Corps temple. Jardin inviolé en certains endroits. Qui doivent rester secrets. La douleur atroce de vivre ne doit pas être montrée sous son vrai visage, sous peine, d'être perçue pour fausse. Sur nos corps, maquillés des cris, métaphore d'une crise réelle. Cris plus puissants que la vérité nue qui brûlerait les yeux comme le soleil fixé à l'oeil nu.

Corps virulent. Traversé par la crise de propreté. Le corps droit ferme et puissant dominant. Le corps qui chute. Le corps défait. Incapable de se relever. Incapable d'agir. Un corps parfait atteint par le virus de vivre. Une tumeur en son centre trop parfait. Éliminer la symétrie, la beauté parfaite. Aux excroissances volontaires. Corps modifié. Machine infectée par le parasite du difforme.

*20 mai 2015*

Dans la solitude de la grande demeure vide. Sans toi. Je regarde sur l'écran des filles dénudées de leur chair. Des squelettes. Je me vide de l'angoisse et je m'endors comme quand tu étais là. Tu n'es jamais partie. Je ne souris plus. Je me lève chaque matin par habitude. Pour ne pas rester couché. Pour aller travailler. Pour ne pas craquer. Ne pas tuer des gens. Des gens qui vont bien. Qui ne méritent pas la mort. Pour ne pas te tuer toi. Aurélie. Damien. Pour faire face au vide. Je travaille. J'en fais ma raison, et je rentre le soir pour consommer le vide. Devant l'écran, les squelettes nus sans peau. Baisent sans plaisir. Comme je me masturbe sans jouir. Et je dors. Jusqu'au soleil sans lumière. Lendemain sans joie, pour la forme. Pour la routine. Je mange mes céréales. Parfois un œuf. Le dos courbé. Je traîne les pieds. L'usine à carcasse m'avale dans sa grande gueule de chienne. Le cris des ordres. Le bruits des balais et des machines. Les quartiers de viande à attendrir. Et encore, le soir, j'empile les squelette. Je te tue dans ma tête. Je t'enterre sous les corps.

Je rencontre cette autre fille que je ne peux aimer. Parce que je te (me) déteste tant. Elle vient quelque fois chez moi. Je lui touche sa peau, sa peau comme les squelettes. Je la touche sans joie. Je la pénètre froidement. Elle souris. Elle finit par me dire qu'elle m'aime. Je silence. Je m'endors comme avant. Machinalement. Devenu robotique. Je mange mes céréales avec elle. Puisque nous restons ensemble. Pour ne pas être seul. Elle m'aime et je suis incapable de lui parler. Elle voit la lumière que je ne vois pas en moi.

Elle est un ange que je ne mérite pas.

*21 mai 2015*

Nous allons vers un monde que nous ne connaissons peut être jamais (...)

*25 mai 2015*

Cette illusion d'être ensemble alors que nous sommes seuls, brise cette solitude nécessaire à la construction de ce langage, partout nous sommes distraits, déviés, d'être dans la solitude, dans le silence, avec soi hors du fracas et du rythme incessant du monde, pour se construire, pour se déconstruire. La difficulté d'être fixe, arrêter de retourner le regard vers le centre en soi, et son vide, d'être calme, de lire d'écrire. La distraction du virtuel qui opère sur nos esprits, une difformité des modes de lecture du réel sous le mode publicitaire, « informisant », « abatardisant ». Dans ce grand entrechoc de stimuli, il y a toujours un bruit de l'ailleurs qui nous interpelle à quitter le corps, à se désincarner pour s'incarner dans l'ailleurs, et l'autre temps. La présence se dissout dans une projection vers l'avant, vers l'extérieur. Le corps se déserte, se désincarne, se vide, devient objet machine, désir de mouvement dans l'inerte et dans le virtuel. Le corps pris des virus de l'incapacité d'être bien, dans l'écriture du silence et de la solitude de l'être. Il n'est plus possible d'écrire, partout nous

sommes dérangés, partout dans l'ailleurs dans un futur proche nous sommes attendus, nous devons être ailleurs, quelqu'un nous demande, un objet veut qu'on l'achète, un besoin nouveau naît, et nous sommes déviés, déviants, par le désir biaisé, par l'externe virtuel qui s'immisce dans le dedans. Et dans la peau, créant des fissures, des manques, des trous vides à remplir par du vide.

Il y a toujours une porte qui s'ouvre le jour. L'esprit intranquille en attente d'être dérangé. Fixe la feuille ou l'écran, c'est selon, impossible de faire se succéder les mots pour créer la suite. Il s'agit d'une toile en rupture et en vide, d'une oscillation nerveuse. Écriture diurne sans lumière. Nuage Gris. Une porte s'ouvre et quelqu'un entre, nous parle, nous tentons de ne pas entendre, de ne pas répondre, alors il monte dans la chambre (il tiens à tout prix à nous parler, à nous déranger, comme s'il importait vraiment de manger de se nourrir d'autre chose que ce que nous faisons en ce moment et qui revêt une importance capitale) il nous tape sur l'épaule, alors impossible de l'ignorer. Sa peau nous fait sortir du monde de la page, et nous devons répondre à sa question, l'embrasser, lui porter considération. Écriture nerveuse, porteuse du virus du jour productif, écriture qui se bat contre elle-même et le monde qui tourne et docile va et vient au rythme des estomacs qu'il faut remplir, et des membres qu'il faut bouger, de nos cerveaux qui se doivent d'obéir au rythme paradoxal à l'écriture où le mouvement est interne. Spirituel et psychique. Une porte s'ouvre et on entre en nous sans frapper. Une main sur notre épaule. Importune. Maladroite. Nous fait perdre le fils. Modifie le cours de l'histoire.

*2 juin 2015*

Le bruit des corbeaux qui déchire le jour sur ma peau. La lumière du soleil qui perce les nuages jusqu'à mon âme. En moi, la déchirure du réel qui envahit l'esprit. Le poils dressés sur ma carapace. J'écris. Par l'abstraction du langage. Rendre la voix des arbres hurlant la guerre.

*2 juin 2015*

\*

Retrouver un vestige dans ma chair d'un trajet dans les méandres de la chair d'Artaud sur la peau-page, comme un trajet dans cette chair de l'arbre, cet amandier de Van Gogh. Se plonger dans l'écriture charnelle et volcanique d'Antonin Artaud, c'est risquer de perdre pied dans sa propre chair. Une expérience de la crise de l'extra-lucide. Par son attaque virulente contre l'appareil psychiatrique. Par le refus de la vie normative symptôme d'un monde aliéné au rationnel, et au quantifiable observable. Que le texte fasse action sur la peau et sur l'abîme en son centre. Devenir un arbre de roche volcanique. Une statue pompéienne.

\*

Les coups de hache dans l'écorce. Tuer l'arbre. Mutiler sa peau. J'ai laissé là cette peau sur la chair vive de l'arbre transformé en papier qui pleure. Pour parler de ma vie. De cette mort qui me fait ombre. De ce vide comme un trou, qui me fait. À la limite de la chute. Le vent qui souffle. Le vent des mots dans le silence. Ma chair au vent sur le drapeau de mon moi qui hurle de se dire. Le regard vers le gouffre. L'arbre déchiré. Le tronc de l'arbre mort tombé sous la hache de l'homme. Sous les mots. Sous le désir du meurtre. Écrire les mythes. Ériger son histoire.

Ma chair contre la tienne. Nos peaux d'arbre à arbre. Cet arbre sans lumière. Déserté de toute sève. Squelette floral d'un temps déserté par ses membres. Je le regarde par la fenêtre.



Pâle fantôme de son jadis. Il m'importe de parler de lui. Tête coupée. Oublié des hommes qui ne pensent pas aux arbres. Qui ne se soucient guère du bois et de l'écorce. Que pour le rentable. L'Arbre sans branche et sans feuillage. Ils sont quatre côte à côte dans la mort. Seuls. Ils finiront par se faire écrire dessus dans une autre vie.

*4 juin 2015*

Rendre manifeste. Visibilité de l'invisible. Peau sur la chair vive retournée au dehors. Peau-texte. Texte-peau. É(cri)re. É(cri)er. Le désir de (dé)travailler les corps. Nos corps. Par le langage manifeste du corps-déchet. Polluer l'espace social. Devenir (anti)publicitaire de soi-même. Nous ne sommes pas à vendre. Nos vies valent plus que leur bébelles. Qu'elles valent un million de dollars ou plus....

*8 juin 2015*

Des jours d'orages sans fin et sans commencement. Des nuits de tonnerre qui nous tiennent en éveil, dans de cauchemardesques éveils. Dehors, une crise se déchaîne. Dedans, la crise qui nous occupe. Celle de dehors attendra. Fuir. Barricader le corps à la peste extérieure. Devenir jours de pluie battante. Et tonnerre intérieur. Si nous ne changeons pas de corps, comment changeront nous les corps du monde?

Il faut une révolution du dedans. Avant celle du dehors. Refaire corps, se savoir un corps jeté, un corps inutile, et n'appartenant plus qu'à nous propre, pour s'offrir à l'autre et non s'y vendre. Dans un geste d'amour criant, du plus profond de la chair renouvelée d'enfin vivre.

*1er juillet 2015*

Les yeux fermés depuis le premier jour, la peau seule, les oreilles closes, la bouche muette, la main qui frôle le vide autour, à la recherche d'une autre peau, pour parler dans la danse de son corps dans le noir dans le vide sans son, sans lumière, sans voix pour dire sa douleur de vivre. Je parle avec lui pendant que je le fais manger, en flattant sa tête, il me serre la main contre sa nuque, je reste là un temps, le temps qu'il lui faut pour se sentir bien. Je prends le temps à son rythme. Je reste là. Fasciné par la vie, par sa vie. Par l'amour qu'il m'enseigne comme personne. L'amour de nourrir. L'amour d'être nourri en retour. Sans retour comme l'amour pur dans un échange sans échange que l'amour et la chaleur au centre de son vide. Je reviens chez moi et je pense à lui, à son corps. À son corps comme un fils. Et aussi à lui dans son corps. À celui à qui je parle du bout des doigts. À celui qui m'apprend, qui me ramène au centre. L'essentiel. Rejoindre son corps. Me plonger moi aussi dans le noir complet dans le silence obscur, sans une voix, sentir le vent sur ma peau, sentir une main qui reste là, peut-être, la peur de l'eau, le malaise constant quand rien ne me touche. Et encore. Ne jamais réussir à atteindre ce que c'est que de vivre dans ce corps dans cet état de corps. Tout ce que je ne saurai jamais sur le corps et la vie de petit André.

*7 juillet 2015*

Ce corps. Là. Le mien. À ce qu'on dit selon la convention, le mien, celui qu'on m'as prêté et que je ne rembourserai jamais. Pas la force de tirer sur les fils, trop de corps comme moi ici à rembourser à l'état, et aux entreprises. Ce corps, l'employer, pour me payer. Pas la force de sauter par la fenêtre. À cause de l'espoir. Regarder le soleil dans les yeux. Avancer. Charcuter mon corps dans la routine. Dans le fixe, le vide et le non-sens. Lutter. Le corps

fatigué. Ce corps, le mien. Corps dans l'automutilation au travail et à la vente de mon corps pour payer les intérêts de ce même corps prêté à jamais, propriété du capital qui m'achète et me revend.

*8 juillet 2015*

(...) Nous sommes là, fourmillant d'idées comme des bombes, de mots comme des haches, la danse d'une grande chute. Comme une grande victoire. Le culte de notre ego et de notre réussite sociale ne luit que comme un chandelier poussiéreux dans un vieux grenier oublié. Mettre le feu à la grange. Le corps brûle. La crise purifie. Métamorphose l'esprit et le corps vers un avant sans passé matériel. Et si nous avons des chaises, nous savons que sous peu nous allons les perdre. Je dis nous car nous sommes une armée, même sans le savoir. Nous allons mordre, contaminer la bonne pensée bourgeoise. Nous allons mordre de nos danses et de nos cris, de nos idées, de nos corps qui brûlent, la chaîne productive du langage qui fait le sens de se vendre, nous allons précipiter la chute.

*12 août 2015*

De nos corps, le refus,  
de nos dents, mordre la chaîne

inutile lutte comme secouer le vent  
Don Quichotte moderne

les révolutionnaires par temps inrévolutionnable

Chiens en laisse du pouvoir subtil de la chaîne monétaire  
Courir après les cennes noires (qui ne valent plus rien)  
tombant des poches de riches les miettes du capital saboté  
Nos corps exclus de l'entreprise du bonheur consumable

NE PAS MOURIR

Il y a encore de l'argent à faire avec notre mort.

*18 août 2015*

Évaché devant la t.v : 7e match Canadiens/Bruins. L'esprit tout entier dans l'angoisse de la défaite. Le monde tourne comme il veut, nos soucis sont ailleurs, j'm'ennuie de parler de hockey, de tourner à vide avec passion et intérêt. L'été est jamais venu, on a travaillé jusqu'à l'épuisement, jusqu'au délire et la négation du corps. On a gagné de l'argent, oui, mais on a perdu notre temps, anyway. Qu'est-ce qui reste à faire à part se conter des peurs, se bercer d'illusion, croire qu'on peut changer quelque chose, ou ben écouter le hockey, avec un sac de Cheetos, une bonne bière frette, le chat qui ronronne, la blonde qui dors la tête sur nos cuisses? Petit répit de lutte. À tourner encore dans le capital. À peser sur pause pour pouvoir avancer les pubs. À parler de sports parce que ça, oui, on connaît.

*19 août 2015*

Cernés de toute part par le discours que nous tenons sur nous-mêmes pour nous enchaîner de plein gré contre notre gré, sans le savoir. Résignés et sans espoir. Sans issue de secours. Comment mourir? Comment disparaître? Comment annuler la transaction de l'être au profit de toute forme de domination sur l'autre? Sur soi? Je me méfie de ce que je nomme faussement peut-être (probablement) moi-même celui que j'ai construit, qu'on a construit, que j'ai érigé envers et contre tous, envers et contre moi. Au fond je

*15 septembre 2015*

Résidu de l'utilisation capitaliste utilitaire des corps. Nous sommes là. Hors cadre. Hors norme. Comme des ordures. Homo Détritus. Homomina Détritus. La nouvelle forme de l'évolution. Ou plutôt de la faillite de l'évolution. Plutôt la faillite du progrès. Dans une optique industrielle. Post-industrielle. Néolibéraliste. Faillite de l'utilisation des corps. Par la machine coercitive de la normativité productive totalitaire. Femomo detritus. Dehomofeminatritus. Detrhomoitusfemina. Minadetrihomofemritus. Feminhomoa detritus. De tri tus fe mi na ho mo. Tushofetrideminamo..... Comment nommer cet être usé, être au sol, jeté, rejeté, disqualifié, auto disqualifié? Sans rapport à aucune racine grecque? Ici c'est d'une faillite totale qu'il est question. Il faut reconstruire des miettes du langage jeté. F e m i n a

h o m o d e t r i t u s. Voilà, il faut tomber, il faut user le langage, refaire la langue, la libérer....

*20 septembre 2015*

Ne plus rien ressentir que le vide le goût du néant la chute du corps le défaire le refaire l'acteur est le lieu de destruction du monde du corps monde premier lieu je ferme les yeux je ne sais pas où je vais la routine m'angoisse la poutine sans fin l'infecte le morbide appel du vide du vain boire sourire ne plus pouvoir construire détruire je suis un animal mort dès le premier jour ma naissance est un écho du chaos je est incertain il tremble le corps tremble en dedans sentir le vide de l'angoisse du grand demain du grand avenir de la grande chute je comme un bloc froid qui a peur de ne plus vivre figé dans l'avenir écrit d'avance JE autophage autopromotionnel imbu de sa marque sur la face du monde la réalité qui avale tout dans l'impératif de son conformisme vivre est un avant goût de la mort vivre est la mort y a un souffle de la grande mort qui hurle traversée par le vent qui lui souffle dedans la machine souffre la grande machine morte de cuivre chair rouillée sous la pluie des acides qui brûle la grande danse est de se caser de rentrer dans le rang d'avoir le sentiment conforme de la difformité.

Refuser le gavage de l'image mettre sa tête dans un trou rester en soi défaire les nœuds refaire le corps rire échapper à la tentation du morbide marchand se dévorer commencer par la peau commencer par briser les miroir qui nous miroite faux gruger les écrans restera un je qui vacille un je qui ne se nomme pas qui ne se vend pas il a besoin de temps pour tomber il doit prendre le temps de rester seul de refuser de se vendre sous toute forme le corps s'épuise la danse des corps épuise le monde la structure attrape la peste la peau-image du monde lépreux que plus personne n'ose toucher crève les yeux juste à la sentir se frotter inévitablement à nous impossible de ne pas être malade dans un monde en dégénérescence spirituelle mais le corps continue de se conformer au difforme il n'est bien que dans la validation de son existence alors je est un con que le corps renie il se trouve devenir un être plus ouvert et plus libre d'être et de se mouvoir dans l'incertain et dans la beauté du doute l'image sous toute forme contaminée par

la peste n'offre plus de certitude le regard vacille ferme les yeux les paupières se soudent et ne laissent passer que la sensation du froid du dehors du froid du dedans un repli nécessaire à une possible destruction de soi et du monde affirmation de se croquer la chair pour mieux se vomir le rébus il faut que l'acteur soit le lieu où défaire le monde où dévorer l'ego troubler la paix troubler l'image il faut que celui qui voit perde les repères de l'acceptable

*30 septembre 2015*

La fatigue du corps et de l'esprit figé. Figé par les promesses de fixe et d'éternité du sentiment et de l'identité de son être. Des nuits à ne pas dormir pour se sentir avalé par l'oubli, par un suicide de son être, un effacement de l'esprit qui ressent le difforme du dehors et du dedans. Toute circonstance paralysant le monde et ses obligations, notre contrat au réel, à la routine, à l'amour, notre contrat à la linéarité sécurisante angoissante du quotidien

je marche titubant chancelant  
le corps en état de demi-veille  
corps sans sommeil  
la vie revêt un autre lumière  
aveuglante et fatiguée  
usée et neuve  
je ne suis pas un homme  
je suis un flou  
des questions sans réponse  
des tensions mensongères à cette vérité du vertige de vivre  
le secret de ce qu'on ne peut pas dire sans blesser

la suite une longue marche  
suivi de longs reproches d'absence, d'éloignement  
le besoin de partir de marcher marcher longtemps sans fin sans autre but que de fuir de partir lentement

pour savoir se perdre

ne pas fermer les yeux jusqu'à la chute du corps

je résiste à cette envie  
je dors la nuit  
le corps chaud à mes côtés le corps chaud de celle qui m'aime de celle que je ne peux aimer

suis-je capable de ce qu'est aimer  
qu'est-ce qu'aimer  
quel impératif il engendre  
est-ce une liberté, est-ce le fardeau de la routine  
est-ce un baume  
un leurre

je ressens le besoin de marcher ivre de fatigue le corps et son esprit absent presque  
rampant attirant les regards

dormir peu

pousser le corps à la limite du trouble des jours et des nuits  
vivre en secret dans une longue marche interne

parce qu'il est impossible de fuir le quotidien du couple et du social sans rendre compte  
de son absence des besoins de fixer chaque jour la persistance des sentiments, de l'être  
inchangé, de la continuité de soi,

un jour je partirai  
peut-être  
*24 octobre 2015*

je pue la vieille bouffe à chat  
je marche sur la rue comme un débris  
personne ne me regarde  
je brûle les yeux

je suis en décomposition

je suis le désespoir incarné de Dieu

dans l'homme

un vieil homme sandwich

dans un costume de hot dog  
Jamais lavé

j'ai eu ma gloire  
avant l'apogée des chaînes

J'étais crieur pour le roi du chien chaud  
J'étais le plus beau hot dog  
de l'Amérique entière

maintenant j'ai la saucisse molle  
devant les ruines d'une vieille binerie  
Je mange des pavés de trottoir  
sirote des fonds de king can  
Je suis l'anti-publicitaire

Le seul espoir encore possible dans l'homme

*31 octobre 2015*

Le corps quelconque  
de l'homme désuet  
la machinerie humaine  
la vie insensible  
le corps gelé  
L'illusion, le simulacre  
La vérité de la pub  
Le triomphe du banal  
L'être insensé copié et recopié

le suicide du quotidien

le drame du corps mort sur le trottoir  
la fatalité de son inadéquation à la formule de vivre  
l'inutile jonche le sol comme la feuille quitte l'arbre pour mourir

je marche et trébuche sur sa vie qui s'éteint dans l'absence  
l'ombre de ses vêtements crasseux  
je me retrouve au sol

le désir d'y rester

nos regards se croisent  
ce qu'il reste du sien  
je vois tout au fond briller

avant qu'il ne ferme les yeux  
attendre que le camion passe pour nous jeter aux ordures  
*31 octobre 2015*

J'me déguise en moi-même  
à l'année

(...)

tout est galvaudé par la mauvaise fois qui a tout recouvert

les bons sentiment sont hypocrites et intéressés

l'Anarchie n'est plus qu'une branche du capitalisme

aucune issues possible pour se déprendre de soi-même  
pour échapper au piège identitaire  
c'est la marche des kids déguisés en superzombies  
le monde s'autosuffit s'autoreprésente s'autorégule  
*31 octobre 2015*

Les remèdes du capitalisme sont dans l'absorption des alcools en vente libre  
*2 novembre 2015*

\*

La structure de l'être tremble  
comme une feuille au vent  
Une page blanche sur la peau d'un arbre mort  
le devenir de l'homme est écrit dans le grand catalogue du prochain Noël

La femme s'achètera une nuisette pour être plus désirable que l'image parfaite sans  
implication du sentiment de vivre vraiment

nous tenterons de secouer le joug à grand coup de bouteilles de vin, de joints et de  
journées passées à glander sur facebook.

On tapera la poésie sur des machines de guerre

On ne luttera pas en attendant que le moment parfait soit enfin arrivé d'être tous unis  
pour de meilleures conditions salariales  
le pouvoir de négocier la vie meilleure  
nous nous refuserons le droit de rêver au profit de la peur, le pouvoir d'aimer au profit de  
la même peur  
peur de vivre donc de souffrir un peu, ou beaucoup

mais vivre,

nous serons des êtres figés convaincus de leur identité,  
nous nous connaissons nous-mêmes  
nous sommes conscients de notre valeur

Nous avancerons certains que notre devoir est de travailler fort  
de mériter notre sort et notre croissance personnelle

La volonté de puissance et de domination  
Nous nous mesurerons à l'infini, jusqu'à nous consumer nous-mêmes  
Nous ne serons pas plus heureux que nous serons vrais

Le cercle se refermant sur l'être et ses possibles  
nous serons ce qu'on nous permet de faire  
nous serons assurément ce qu'il est rentable de dire

Nous trouverons un job pour payer notre loyer

Nous serons trop fatigués pour rêver

*15 janvier 2016*

Nos corps imparfaits  
qui se heurtent

Nos désirs insatisfaits  
Toujours grandissants et déviés

les yeux crevés par l'irréel  
le corps contraint à l'image projetée par le réel de la pub

la machine brisée du désir  
le corps fatigué de courir  
la tête lasse d'être assise sur ses bases

et le cœur en marge

flou comme le corps

la faute de ne pas savoir sur quelle base on se fonde

et le devenir rendu incertain par le devoir d'être rentable....

*29 janvier 2016*

Assis dans le bruit de la ventilation froide, et insensible. Je tente des phrases sur le clavier, l'écran qui attend les codes. Dehors dans les autres espaces, des gens passent, font des choses. Je pense à mon avenir rentable et professionnel. Je planifie les cartes à jouer pour bluffer tout le monde. C'est un jeu qui me plaît bien. Parfois je m'en lasse. D'ici quelques minutes quelqu'un que j'aime frappera à la porte. Je lui répondrai et je cesserai d'écrire. Parfois je me demande pourquoi je fais tout ça.

Dehors la tempête.  
Dans le froid  
des corps jetés

d'autres qui vont et viennent s'instruire travailler se vendre

chacun meuble le vide par les sens la direction des pas

la mécanique de la routine

je tente d'aimer ma vie



ma vie d'Artiste précaire  
celui qui écrit  
celui qui ne peux pas croire à la fortune, à la célébrité  
pas parce qu'il est un poète maudit  
mais parce qu'il faut toujours se battre pour manger la viande de l'autre  
et je n'ai qu'envie de crier et de vibrer  
je me battraï pourtant  
je serai le plus fort  
mais je partirai à nouveau  
dans mon trou pour écrire  
avant que la main  
cogne  
ouvre la porte  
me ramène à la lutte  
à la route  
à la voie à suivre pour mettre le pain sur la table  
pour continuer d'écrire sans vendre son cul sur la page  
*3 février 2016*

Le corps coupable  
Coupé de  
le corps coupé  
de l'instinct de son droit à lui, à sa corporéité  
à son devenir son présent son avant  
souvenir prénatal d'une culpabilité de vivre  
je me débat  
je vais ailleurs vais au même endroit  
suis enchaîné partout  
avec tous  
*27 février 2016*  
Aimer la femme  
à nouveau  
pardonner

pardonner l'abandon  
pardonner l'oubli  
la faiblesse

pardonner la vie  
qu'on m'a donnée

Pardonner l'amour  
geste manqué  
maladroit  
imparfait

Échouer  
l'haïr  
encore  
Baiser  
violemment sa chair  
sans abandon possible  
*27 février 2016*

Manger du Pauvre  
Manger du Riche  
Se faire manger le riche  
Bacher du Hipster  
Débattir des hippies  
Déchirer l'Art contemporain

Interdire l'humour méchant

être policallycorrectement violent

maquiller les génocides en missions humanitaires

Aimer jouir devant la douleur de l'autre

Aimer vomir le vide trop plein trop vite bu dans les bars  
Être ailleurs mais ne jamais pouvoir s'enfuir  
*27 février 2016*

Je scande l'anti slogan de la chute  
je revendique l'état trouble et flou flottant de l'être  
en relation avec le non fixe

de mon corps j'entre en rupture avec la dynamique actuelle du corps  
de se vendre

je m'offre à toi  
j'ai envie de toi  
ton ventre m'appelle

j'ai envie de me brûler  
envie qu'on se brûle qu'on se mouille

le chair qui tremble  
le corps vivant  
libéré de la routine

je marche dans la forêt

mon visage bercé par le vent

la pensée de nos deux corps (im)possible l'un contre l'autre

je laisse le souffle magique du devenir décider des actes inconscients et conscients qui  
nous uniront ou nous éloigneront

je fais confiance au instincts de nos corps vibrants  
*22 avril 2016*

Devant cette impossibilité de changer d'espace dans le monde univers pub #partout  
Je frappe mon corps je le mets à l'épreuve de la difformité, de l'immoralité, de  
l'anormalité, je cherche des non-lieux de chair vibrante pour créer d'improbables  
rencontres dans l'interdit de penser

Un langage contre-publicitaire, l'Espace public du théâtre de la rencontre devenant un  
frottement d'épiderme. Une friction de 4e murs de peau brûlante, tremblantes,

le drame de la vie, le drame de l'espace à défiger dans l'urgence

\*

La fatigue du corps dans l'anticipation d'un devoir plaire, d'un devoir être autre

Le corps-danse

le flux de nos désirs dans la glace du réel  
je voudrais te regarder sans te savoir l'image de toi dans mon corps-fanstasme  
je voudrais mais il y a l'im-possible nudité du regard qui nous ferait voir sans leurre  
mon corps-danse

te désire

ce n'est pas l'amour mais le magnétisme des corps qui se veulent peut-être que tu ne me  
veux pas.

Anyway

le corps danse

geste manqué

encore des étreintes charcutées

nous ne brûlerons peut-être pas,

nous resterons de glace

mais pas moi

\*

La fabulation d'un esprit malade enfermé dans son corps

un corps esclave du fantasme étouffé

Le risque du grandiose

Le monde usine

les corps

et les chairs con-forme

certaines rencontres ravivent le possible d'être vivant

Mais j'ai peur de revenir de la mort

Des êtres déçus de la vie

offerte comme un poison

Crier pour faire trembler la chair

convoquer les fantômes de l'horreur

Trois êtres dans un espace clos

enfermés dans le corps

dans la morale de l'esprit coincé dans ses normes

*22 avril 2016*

L'oiseau bleu

(Inspiré de Bukowski)

Il y a  
Dans le corps  
un oiseau bleu  
laissé pour mort

L'oiseau du vieux Bukowski

Je ne lui parle plus  
beaucoup  
trop pressé  
par la vie trop  
pressé vers la mort

pressé  
oppressé

je le presse  
de dormir

comme un enfant qui dérange

je le presse  
je l'opprime  
de ne plus me

de ne pas  
de ne pas  
ne pas

vivre

il ne vole plus  
ne chante plus  
ne chante plus  
il crie  
émet ses derniers sons

Le sort de l'oiseau qui frappe la fenêtre  
*22 avril 2016*

Nos corps-machines  
Ma viande de corps  
Nos corps-machistes  
me vendre la viande

nos cerveau-bites

nos corps-voleurs

la danse des robots de chairs

travailler vite  
écrire vite aimer vite  
fourrer vite  
jouir vite  
ne pas jouir  
jamais jouir  
être pleine de lui  
pleine d'eux

fermer sa gueule  
sucrer  
sucrer plus creux plus vite

faire la belle  
dans le monde des hommes  
*11 mai 2016*

\*

Le geste théâtral comme parole incarnée  
La parole théâtrale comme geste incarné...  
*12 mai 2016*

\*

Va vite, fuit(si c'est à la 3e personne du singulier/fuis(si c'est à la 2e personne du singulier) de toute part, là et la vie s'écoule, le babil incessant, une complète démotivation à être fonctionnel, une pulsion de mort, de destruction du réel, des états de l'être qui m'habitent, font trembler ma vie, cette journée, cette heure, la fatigue, le désir d'être con, la volonté de me rallier, à l'imbécile, le vœux de disparaître, du moins de suspendre, quelques instants l'existence, ce rythme vain, ce non-sens, de vivre.

*3 juin 2016*

\*

Pourquoi agir? Qu'y a-t-il encore à sauver?

La grisaille dans le regard, peut-être l'automne, la crise de l'être en mutation, la traversée d'un péril, dans cette expérience actuelle de mettre l'esprit et le corps en échec, de mettre le feu à l'esprit et au corps. Qui ne sont un, dans le fond, l'esprit est un corps, le corps est un esprit.

Perdre la partie. Finir, finir de finir. Vieille Partie. Refaire les règles. Rebâtir l'animal humain.

Il y a quelque chose qui m'échappe, une curiosité me happe, je commence à peine à vivre dans ce corps, à ne faire qu'un avec la crise. Et commence ainsi une danse de joie. Je ne sais pas. Je ne veux pas. Je ne sais pas ce que je veux. Je ne veux pas ce que je sais. Douce et langoureuse mélancolie furieuse qui m'habite, une énergie nouvelle.

Le voyage commence, je suis déjà fatigué, faire violence à mon corps et cet esprit, et charger, foncer avec la force du cheval. Puiser dans l'inconnu, abîme sans fond, pour avoir ce corps de guerrier contre le vent, et la froideur des profondeurs de l'être.

Ne pas savoir où l'on va, le monde est saturé de sens, de directions, de certitudes...

Le monde est un non-sens.

*15 octobre 2016*

Chaque corps qui vibre  
Chaque moment de lassitude  
Chaque soleil qui se noie  
Chaque image qui disparaît  
Chaque jour et chaque nuit  
Chaque sourire nous fige  
Chaque phrase ratée

le besoin d'écrire  
Quitter la stagnation  
Le mouvement d'un cri

Un corps qui danse son refus  
Le corps glacé par la routine  
Par la peur, par le désir d'aimer, d'être aimé, n'appartenir à personne.  
Poser les pièges contre le conforme

*17 octobre 2016*

Tous ces projets que l'on ne fait pas, qui nous habitent, nous traversent, nous happent, nous façonnent, que l'on abandonne, qui nous mènent ailleurs, qui reviennent parfois, et qui dans l'urgence demandent à naître...

Toutes ses lectures, ce vécu, ces moments, qui nous vibrent, les couches de profondeur, des instants d'art habités par le vivant de l'artiste...

*19 octobre 2016*

Distorsion de l'intérieur comprimé, mélancolie et spleen, état fragile, des méandres de l'esprit et de l'être malade en crise de son identité trouble, et de son lien intime à soi et à l'autre... j'erre, dans les journées, marasme de la chair charcutée par le quotidien, les rencontres, les maux qui traversent, qui blessent, qui guérissent dans l'expérience du moment, dans la

conscience de son identité mouvante et glissante. Des êtres ruisselant de larmes contenues, de drames confinés...

Un cri : Cela voudrait-il dire, que dans la fragilité, il y aurait à nouveau *magie de vivre* \*  
(Artaud, *Le théâtre de Séraphin*)

Je me difforme, je me déforme, me reforme, j'accepte que l'amour, cette magie de vivre me traverse, que mon visage soit défiguré transfiguré comme en rêve, le réveil en sueurs, en pleurs, faire de cette fiction de cette fresque de mon intérieur traversé, l'expérience de ma vie, d'une partie poétique de ma vie, contaminé par l'art, lui-même contaminé par la vie.

Je perds pied, mes jambes tremblent.

En déséquilibre, la marche difficile, le corps dans le corps d'un autre, d'une autre, personnage trouble, qui demande à prendre chair, dans ma vie, par ma vie, pour la sienne, je prends la distance après que les choses me happent, pour ne pas m'écrouler...

Et j'entre dans la peau, dans la crise, dans le jeu de la crise, la jubilation du cri m'habite, et je me fais langage de la crise, avec le spectacle qui me contamine, que je contamine, qui contamine l'espace tout entier extérieur et intérieur, et personne ne sort indemne de la salle, le public est pris en otage. L'acteur aussi sortira transformé, transfiguré par la vie du théâtre qu'il a construit sur scène, de concert avec le metteur en scène et les différents éléments du spectacle...

À chaque instant, un nouveau moment de vie.  
*20 octobre 2016*

Je hurle  
dans la grande nuit.  
Je réveille les vieux boomers qui dorment sur l'avenir qu'ils nous ont volé

je suis en plein cauchemar, le réel angoissant avec tous ces gens qui mangent, chient et baisent...

Bientôt détenteur d'un diplôme d'études supérieures

Je vais finir pauvre mais éduqué

Mes parents m'ont donné la vie  
J'avais rien demandé  
Ils m'avaient pas dit que ça coûtait autant cher, que ça faisait autant chier....

Ils m'ont dit : « Fais des études si tu veux avoir un bon métier si tu veux pas finir caissier... »

J'ai un bac presque une maîtrise pis j'travail dans un dépanneur



J'valide d'la loterie pour des vieux qui n'ont plus que d'l'espoir à gratter

La promesse manquée d'une génération qui a trahi ses idéaux

L'argent n'achète que la pauvreté  
Le savoir nous rend malheureux un peu plus chaque jour

Les études supérieures ont échouées

Lucide et pas plus heureux qu'un imbécile

Je hurle ivre sur la rue Price.

Et pas un boomers ni un riche ni personne n'a d'oreille pour entendre mon cri  
*26 octobre 2016*

Les états simultanés de mon être  
rendus invisibles par nos regards rapetissés  
Nos conceptions biaisées par nos sexes, et nos dents  
prêtes à tout mordre.

Mes états dévorés  
La magie qui s'efface

Je suis réduit à n'être que moi

que ce ramassis de conneries  
d'expériences sabotées  
en désirs productifs  
rationnels et concrets

Je ne rêve plus  
Je marche comme un automate  
je vais dans la vie comme dans une grande mort

Je suis l'individu triomphant  
L'imbécile moyen  
L'érudit prisonnier  
Le maître endetté

l'enfant d'un millénaire adolescent  
d'aucune révolte possible  
les coups sur la tête et dans les jambes

mes devoirs de citoyen aux pieds

Ma dette comme une longue lame qui me transperce

et voilà que je me retire  
dans mon trou  
que je redeviens multiple  
et magnifique

que personne ne regarde  
que je brille pour l'infini

mais j'ai besoin de toi  
nous sommes des bêtes sociales affamées

Le réel ne nous suffit pas  
mais nous n'avons que lui  
Le rêve est parti comme une petite fumée  
*27 octobre 2017*

Je plonge derrière  
le vertige

L'aliénation de la langue  
La faillite du langage?  
*16 novembre 2016*

Malgré tout ce rapport problématique à l'autorité, la presque quasi totalité de ma pratique s'est déroulé dans le cadre universitaire, dans une sorte d'ascèse, de retirement, de décalage du monde, il est temps de sortir, de crier au grand jour...  
*1 décembre 2016*

le langage doit être normé pour ne pas trop déborder  
les structures de contrôle sont assimilées par l'individu  
qui s'autonorme et autorégule son propre langage

Et l'humain contraint dans son animalité explose  
et souffre  
et la violence impose sa norme dans toute les sédimentations de l'humain  
subtilement

je reste chez moi  
je ne sors plus  
beaucoup  
je parle à peu de gens  
je suis méfiant de l'autre

je me méfie encore plus de moi-même  
je dois me démanteler  
je suis suspecté  
de multiples crimes contre moi-même  
*1 décembre 2016*

Dans un avenir rapproché chaque geste d'amour sera subversif

L'an passé, l'amour se fanait, j'ai encore le ventre qui tremble encore quand je repense à nous, à cette amour, à cette tendresse.  
Mais il me faudra être capable d'encore aimer

\*

Est-ce notre désir, notre besoin, notre désir de besoin d'appartenir ou celui de posséder., qui nous relie à souffrir de la non exclusivité, de l'être aimé dans la relation de couple? Dans nos conceptions encore actuelles de l'amour... la question doit être plus complexe....  
*5 décembre 2016*

Nous cherchons l'amour avec un coeur malade pour se guérir des blessures de l'absence d'amour.  
Nous créons ainsi le malaise en multipliant les blessures, étant incapables de laisser l'amour voler libre dans la chair de nos coeurs. Contrôlant les événements, les expériences dictant la loi de notre discours de nous-mêmes. Le couple est une farce sans fin, se vautrant dans la routine... la plupart des couples...  
*7 décembre 2016*

Désenchanté ne trouvant plus d'espoir dans l'illusion du monde, nous achetons consciemment notre bonne conscience aux puissances du mal qui ont engloutis le monde dans une pulsion de mort qui supprime cette pulsion de vie, et nous plonge dans un nihilisme pessimiste, ou une foi imbécile et dangereuse dans les élites, nous voulons croire, alors nous achetons la croyance en vendant notre âme à la promesse la plus offrante, amour, politique, idéologie, mode de vie, alimentation, les nouvelles chaînes qui nous retiennent...

Le militantisme des réseaux sociaux, les campagnes politiques, la victoire du paraître sur l'être.

La noyade dans l'image.

Le drame de l'être

Et comme des oedipes refusant de voir, nous voilà le regard crevé, errant dans un monde avec tous les hologrammes de ce qu'était la vie, à un moment où ces forces étaient encore vives dans l'être.

Nous sommes des êtres déchargés, désabusés, désenchantés, ne revendiquant plus que nos chaînes, et ne voulant plus que la liberté de notre esclavage.

Et quand nous ouvrons la bouche, pour vibrer nous allons toujours trop loin pour ces cons qui dirigent ce monde qui ne va nulle part.

*8 décembre 2016*

\*

Nous sommes déconnectés de la vie  
La lutte s'effrite, puis se ravive dans un mouvement troublant  
Des lueurs persistent et tentent des percées victorieuses

Vers une possible libération de l'être vers l'ultime réconciliation entre l'homme, son animal, sa nature profonde d'amour, et de fougue sauvage.

*8 décembre 2016*

Jouer avec le tourbillon de l'être  
Mettre en jeu le fragile de vivre  
Pour vibrer encore encore encore.  
Ne pas oublier que nous souffrirons des déchirements  
De joyeux rapprochements, que nos chairs seront altérées par l'autre  
Par sa rencontre, nous aimerons sa peau et son être  
Jamais nous n'appartiendrons, mais dans l'abandon nous serons transfigurés  
la flamme de vivre  
sera ravivée  
quand nous n'aurons plus peur  
*9 décembre 2016*

La personne morale écrase la personne humaine.  
*17 décembre 2016*

L'erreur nous humanise.  
*18 décembre 2016*

Comme si tout le monde voyait tout  
et fermait les yeux et faisait semblant de croire à autre chose pour ne pas vivre  
pour ne pas vibrer

nous cachons les cartes dans nos manches  
les plus riches en sortent les cartes avec arrogance

et

vous connaissez la suite,  
l'histoire du monde

*22 décembre 2016*

Dans la sclérose des écrans  
Paraître connaître ce qu'est aimer  
et partout ressentir le même vide

et dans la chaleur de ta bouche

retrouver un peu de moi perdu il y a trois ans

me mettre à nu, retourner ma peau te montrer l'horreur de ma chair qui vibre

encore  
pour toi

malgré les mensonges

le couple  
le chat  
la future maison

je suis seul  
le ventre qui tremble  
comme un kid de quinze ans

un kid fucké de trente ans  
éternel kid qui grandira  
jamais

Je regarde ta lumière  
Briller quand tu dors  
Une fièvre me regagne  
Comme avant

Et là parmi les corps qui veulent se mordre  
se déchirer, se décimer, dans l'incertitude de tout  
et la consommation de toute chose

les cell pu d'pile  
le besoin de la chair  
de la vibrance de la baise

Qu'est-ce donc qu'aimer?  
*5 janvier 2017*

L'acteur lieu de la vie et de la mort  
Des émotions naissent, des deuils se préparent

De sordides décès dans d'atroces circonstances  
il faut être prêt à tout voir,  
suis-je prêt?  
il faut être prêt à tout perdre  
suis-je prêt?  
il faut aimer et haïr  
être constamment déchiré

suis-je prêt  
à souffrir  
à chercher la vie dans le confins des nerfs?  
suis-je prêt à vibrer  
le ventre sur le point d'exploser le cri sur le point de jaillir de bondir de se taire de  
disparaître?  
l'acteur centre de la vie sur scène  
magicien des mirages  
de lumières et de souffle  
c'est un mélange de peur et de courage guerrier  
d'amour courtois et de désespoir fatidique

D'ultime révolte  
D'ultime résignation  
D'ultime abandon  
Chercher avec les yeux grands fermés  
*6 janvier 2017*

Ne parler pas de religion aux enfants  
NE LEUR PARLEZ PAS DE DOGME  
NE REMPLISSEZ PAS LEUR ESPRIT DE CERTITUDES  
DE VOS CERTITUDES

Nourrissez leur rêves leur esprit leur corps

leur faculté de rêver

nous sommes de grands enfants désenchantés de la vie, il faut retrouver la magie  
la vibrance d'agir  
ne parlez pas aux enfants de vos certitudes  
ne leur parlez pas de DIEU  
Si vous leur parlez de Lui  
ils perdront leurs rêves  
ils auront peur de vivre

Montrez leur l'Amour,  
L'esprit et le cœur,  
le corps tout entier est une terre qui vibre.  
*7 janvier 2017*

Les mécanismes d'oppression se sont raffinés, au sein même du langage, par la puissance des écrans, et des images publicitaires qui prennent tout l'espace public, bientôt les nuages seront publicitaires, nous y sommes déjà un peu : les drones qui formaient des publicités de Pepsi au Superbowl nous en donne un exemple. Je tente de comprendre la situation du corps, au moment où je parle. Je sens que quelque chose d'intelligent et sensible s'éveille doucement en moi encerclé par la présence des écrans, et par leur influence sur mon langage, sur ma peau, sur ma présence au monde. La sensibilité se rédéfinit dans des endroits troubles, où effectivement la figure de l'autre semble s'évanouir en moi. Je touche plus souvent mon téléphone que je ne touche les gens. Combien de temps sans avoir touché de ma bouche l'Autre, sans le regard pollué de la machine publicitaire pornographique, qui fait du corps et de l'autre un produit de consommation qu'il est difficile d'aimer sans la dévoration? Ingestion des choses, et des êtres, je suis dans une époque rapide où tout est jetable, où un profit semble derrière *presque* chaque acte et pensée.

Je prends une pause, un repli vers une sensibilité interne, et je prends le silence pour masque, un calme où je puisse penser le monde, autrement qu'avec l'extravagance que j'ai popularisée comme marque de commerce de moi-même. Je remets cette sensibilité au premier plan de ma réflexion corporelle et de mon rapport sensible à moi, moi qui me sens multiple, et complexe, moi le solitaire social, partiellement capable d'écoute, le monstre d'ego qui joue les cartes provocantes pour les autres et rarement pour lui.

Habiter un silence introspectif où déconstruire des charpentes pourries de soi et du langage qui me relie au monde. Réapprendre à habiter mon corps pour ne pas renoncer complètement à habiter le monde.

29 avril 2017



Figure 2. Performance, Dans le bain, UQAC, 2011.

Le corps et le regard sensible sont un filtre à travers lesquels nous percevons et ensuite nous interrogeons le monde, il est difficile, voir impossible d'être totalement libre. Nous sommes contaminés par l'éducation que nous avons reçue, par des conditionnement qu'on nous a imposés, d'autres dans lesquels nous avons persisté pour diverses raisons...

Le filtre est pollué, mais comment le nettoyer? Est-ce possible?

Il faut accepter de faire route à part dans le questionnement interne, de nos rapports au monde, sous un rapport sensible à nos biographies et nos individualités, en tentant de ne pas entrer dans le cirque de la morale et des biens pensants. Il faut se constituer comme soi, dans un rapport au monde qui soit nôtre, dans l'acceptation du particulier de nos individualités, unique pour résister à l'uniformisation des individualité... Nous sommes en danger de disparaître dans la norme.

Nous devons questionner le corps. Il y a urgence de permettre l'unique, et non le banal, comme l'annonçait Gauvreau :

L'Unique est tabou  
La banalité est la loi.  
*12 mai 2017*

### **3.1 ÉCRIRE *OH HAPPY DAYS!***

*La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil.*  
René Char

Je crois que le théâtre dans une mutation vers une fonction immersive et participative a le potentiel de rendre au spectateur son pouvoir d'acteur sur le spectacle et sur le monde. C'est une forte et puissante idée de liberté, une réelle possibilité d'action sociale en tant que citoyen : celle d'être homme conscient de lui-même.

C'est un théâtre cruel, certes, puisqu'il met en place l'assouvissement d'une horrible animalité d'être souffrants. Par des ondes de chocs sur les spectateurs, nous avons voulu construire un moment miroir qui soit celui des affects du spectateur et que la réflexion se fasse active, en lui, en le contrariant entre autre. C'est un théâtre d'amour car il s'attaque à l'horreur



de nos désirs. En cela, il peut permettre une purge, une ultime guérison par l'expérience d'une forme de crise, comme Artaud parle de la peste.

Par le dur constat de *Oh Happy Days*, nous tentons de réveiller nos corps endormis, pour susciter le désir d'une quelconque volonté de puissance, d'un pouvoir sur soi, en tant qu'affirmation du monde. Les mots ne peuvent pas tout dire, il y a tentative, mais c'est parfois un geste manqué, un geste qui brise le silence, une tentative de rejoindre une vérité.

Aucune expérience humaine ne peut faire l'économie d'un dire, d'une verbalisation et d'une description qui soit complémentaire, voire même potentiellement substantielle. Le corps du chercheur-créateur de concert avec sa tête, qui ne sont pas séparés, tente de produire une sorte étrange de connaissance. Verbalisation de zones de la langue où le potentiel subversif du langage puisse se produire dans l'espace vivant, le théâtre devient une sorte de contre-philosophie qui s'attaque à la puissance de la publicité que Quessada décrit comme l'achèvement de la philosophie dans l'avènement du discours publicitaire.

Nous sommes toujours dans l'hypothétique et il est difficile, de penser pouvoir un jour totalement lui échapper, s'en libérer et toucher ne serait-ce que du bout de doigt une totale vérité à propos de la subversion. J'ai parlé du nous, mais je me dois d'expliquer qu'en tant qu'auteur si je suis traversé par d'autres auteurs, collègues, amis, multiples connaissances avec qui j'entre en dialogue dans l'écriture, je travaille dans la solitude. Par contre, en tant que créateur de moment d'art vivant, ici une pièce de théâtre, il me faut travailler avec des collaborateurs constamment, il s'agit d'une micro-communauté d'êtres œuvrant dans un but commun : un vivant moment présent (Tremblay 2017).

Donc, nous, c'est d'abord avec Patrice Tremblay, collègue et complice, que j'ai construit la dramaturgie du texte *Oh Happy Days*. C'est aussi à partir de différents auteurs que nous

avons construit cette dramaturgie: William Gagnon, Paul Bégin Duchesne, George Bataille, Hector de St-Denys Garneau, Julian Beck, et Antonin Artaud.

Je décrirai ici les principales étapes de la construction du texte *Oh Happy Days*, à commencer par la première, celle du constat d'un état de crise.

### **3.1.1 Donner forme à l'expérience de la crise, construire un moment d'art vivant : le texte.**

Il nous faut remonter, au début, à l'origine, pour expliquer ce besoin de traiter de la crise, trouvant ancrage dans ma biographie, mais aussi dans les textes d'auteurs qui ont eux aussi abordé, je dirais même traversé dans leur corps, le sujet de la crise. Il s'agit de l'indissociable alternance entre mes parcours humains et artistique, parsemés de rencontres, de dialogues ardents qui ont conduit à cette recherche et au besoin, à l'urgence de dire ces crises, contenues dans *Oh Happy Days*.

J'ai parlé du sentiment que j'ai toujours d'être étranger au monde, d'en être prisonnier, et surtout au niveau du langage, de la difficulté de dire et de communiquer, celui d'être entendu. Le premier auteur qui m'a donné la vocation de l'art théâtral est Samuel Beckett, ma deuxième rencontre fut celle de Kafka, la troisième, non moins décisive, sera celle d'Artaud. Ma rencontre avec Artaud m'a réveillé le corps et l'âme, et rendu concrète, voire nécessaire la pratique ardue d'un théâtre de la cruauté.

J'ai parlé abondamment d'Artaud plus haut, si j'y reviens c'est pour introduire une autre rencontre encore plus décisive dans ma vie, celle d'un humain de chair, un passionné, mon cher collaborateur, mon ami, mon frère : Patrice Tremblay. Depuis notre rencontre, nous avons partagé une vision commune du théâtre, celle de deux fils d'Artaud.

Depuis 2013, année de notre rencontre, nous avons collaboré sur plusieurs projets, de courts moments de théâtre, courts mais denses. De cette forme courte, nous avons fait le centre d'une réflexion commune, et à l'automne 2015 alors que mon projet de recherche sur le corps-déchet, sur l'obsolescence de l'homme se développait par le biais du journal, nous avons décidé de réfléchir à la forme que pourrait prendre un moment d'art vivant regroupant plusieurs scènes autonomes.

Rassemblant mes préoccupations de recherche, nous nous sommes retrouvés dans les méandres d'une crise à dire. Celle du corps qui ne s'appartient pas, du corps marchandise, d'un monde machine, un monde froid et sans refuge, d'un confinement à la norme, à l'identité normative. Une norme du corps *hétéronormatif*: la violence de trois êtres face au désenchantement de ce monde.

Nous sommes dans la conscience d'une crise à construire par une dramaturgie. Inspiré par ce principe de court moments, de courtes pièces indépendantes qui construirait une dramaturgie complexe en rupture, nous avons d'abord convoqué plusieurs lecteurs pour entendre un corpus d'une quinzaine de textes d'auteurs différents : Antonin Artaud, Charles Bukowski, Saint-Denys Garneau, Julian Beck, Sarah Kane, Samuel Beckett, William Gagnon, Paul Bégin Duchesne... Textes qui pourraient avoir le potentiel de plonger le spectateur dans différents états de crise, en lien avec ma recherche, qui le renvoie directement à son expérience sensible, et qui puisse renverser les rapports à ce dernier.

Paul et moi étions les deux seuls auteurs vivant du groupe, après quelque temps de gestation, Patrice et moi avons décidé d'orienter le projet autour de ces textes. Nous avons gardé un texte de George Bataille et de Hector de Saint-Denys Garneau. Viendront se rajouter en fin de parcours un texte de Julian Beck et un court passage d'Antonin Artaud. Paul a travaillé un peu avec nous au début, mais rapidement le travail est celui que nous avons

élaboré Patrice et moi. Trois personnages nous sont apparus : Bataille, Gigon-Pierre, Louis-Elle. Trois archétypes de l'être incapable d'amour, prisonniers de toute la violence qui fait rage en ce monde.

C'est à ce moment que la dimension éclatée du journal d'alternance est venue intervenir et contaminer le projet de sa vocation philosophique et poétique, et des extraits sont venus s'ajouter aux textes déjà présents.

À un moment du processus, nous avons eu besoin d'éprouver le texte par le jeu des comédiens, nous avons déjà décidé que le rôle de Bataille serait joué par Patrice et celui de Louis-Elle par moi. Nous avons donc fait des auditions pour le troisième rôle celui de Gigon-Pierre, et nous avons choisi de travailler avec Martin Presseau, un acteur sans expérience mais qui nous a surpris en audition.

### **3.1.2 Le travail de table**

Avec cette distribution, nous avons amorcé un travail d'analyse dramaturgique, communément appelé travail de table, ce qui nous a menés à retravailler des passages pour clarifier la psychologie des personnages, et à peaufiner la structure du drame.

Les personnages :

Gigon-Pierre : Celui qui résiste à tomber, incapable d'abandon, incapable d'amour, son émotion est la colère, mais aussi un certain détachement, un déni de sa propre réalité sensible. Il y touche à quelque reprise, mais pour se refermer davantage par la suite.

Bataille : L'être jeté, incarnation de ce corps-déchet, de cette horrible réflexion et critique sur le monde. Il pose le constat de la distance, de la dérision de tout, il est mi-philosophe, mi-décadent, une espèce de Sade, de Bataille, de Rousseau, un mélange inspiré des grands philosophes, mais appliqué dans l'espace virtuel de l'internet, de l'impossibilité de changer d'espace...

Louis-Elle : L'incarnation de la crise, celle du genre, de l'identité trouble, celui qui tentera un féminin terrible. Celui qui annoncera le retentissement du trouble, il est colère et amour, révolte et angoisse, abandon, jeté, rejeté, par son trouble, stigmatisé dans l'inconscient normatif.

Quelques textes ont été déplacés dans la structure dramatique, et petit à petit nous nous sommes approchés d'un texte que nous croyions final à ce moment. Nous sommes toutefois restés attentifs à la possibilité de nouveaux textes et à de nouvelles modifications dramaturgiques. Nous avons fini par atteindre un tel niveau d'aisance dans les thèmes et l'univers dramatique de *Oh Happy Days* qu'il nous devenait facile d'intervenir dans la structure, d'ajouter, de soutirer ou de modifier des textes ou des répliques.

Nous avons gardé les textes de Saint-Denys Garneau et de Georges Bataille, et je me suis inspiré des textes de Bukowski et de Sarah Kane pour en écrire de nouveaux plus adaptés aux drames des personnages.

Il est important, à ce stade, de mentionner une ouverte tendance au délire du langage, pour revenir à ce qu'en dit Michel Foucault, qui semble porter en lui une forte résistance au dressage, malgré que partout l'on menace de le contraindre et de l'empêcher réellement de dire ce qui doit être dit. Alors nous osons é(cri)re, gueuler la langue de l'horreur du monde, un monde-machine gouverné par la pub. Il existe ces trois êtres difformes vus comme la honte de la société. Par leur contre-normativité, seraient-ils le dernier espoir? Leur langage est une charge contre la fixité de la pensée correcte et normée, contre la virulence d'une peste qui contamine le corps.

Aussi loin que le texte pourrait se permettre d'aller, il sera toujours en-dessous du vrai drame de la vie, de la vie réelle. Comme preuve, ce qui se passe à certains moments est inspiré de faits vécus, et parfois la réalité n'a presque pas été modifiée.

Nous avons voulu construire une critique de la société par un portrait qui oscille entre l'hyperréalisme, l'onirique, le philosophique, un portrait tantôt microscopique sur l'émotif et tantôt macroscopique sur le social, une sorte d'entreprise nietzschéenne de questionnement de nos bases morales.

### **3.1.3 Les répétitions**

Nous nous sommes engagés dans le processus de répétitions au mois de mai 2016. Nous avons amorcé ce dernier avec un nouvel acteur Ianrick Villeneuve, devant la réalité trop ardue, de travailler avec un non-acteur, dans une structure dramatique aussi complexe que celle que nous étions en train de construire.

Nous avons donc repris les répétitions, avec comme objectif de jouer le projet au mois de novembre 2016, mais nous nous sommes retrouvés devant la surprise d'un drame qui surpassait la connaissance que nous en avions. Nous avons créé un monstre en quelque sorte. À tout moment de la création, nous allions faire face à de constantes découvertes en modifiant le texte et la dramaturgie, influencés par le jeu, la mise en scène et les nouvelles idées. Cette nouvelle réalité à laquelle il a fallu faire face allait nous faire repousser les représentations au mois de mars 2018, puis au mois de juin 2018.

Mais c'est à partir de décembre 2016 que je n'arrive plus à affronter les problèmes du quotidien, affectivement, je suis dans un état constant de fragilité, le corps et la tête sur le point de craquer, et toujours avec une impression de larmes aux yeux. Pour ne pas affronter émotivement la réalité et le drame de la pièce, je consomme, explosif mélange qui me conduit au 21 mars 2017. Après environ trois mois de refoulement émotif, je m'effondre en répétition, j'explose, le drame de ma vie et celui de la pièce se contaminant sans que j'aie pu en différencier ce qui m'appartenait, et ce qui appartenait au personnage, puisque des textes très

personnels faisant partie du drame. Il faudra prendre le temps de vivre l'expérience de ma crise avant de pouvoir m'attaquer à toute autre.

Je pars trois semaines dans un centre pour cesser de consommer, et je me résigne à faire le choix de sortir un tirage d'une micro-édition du texte comme projet final de fin de maîtrise, ne trouvant pas la force de jouer le drame pour l'instant. Nous tentons donc de finaliser le texte pour l'automne 2017, jusqu'au moment où survient un autre volte-face : le désir de reprendre les répétitions pour aller jusqu'au bout de processus de création.

### **3.1.4 Le choix de reprendre**

Il m'a fallu plonger au cœur de cette crise du personnage, personnage au multiples tragédies : Louis-Elle. Il s'agit de bien comprendre comment le drame de l'Autre nous traverse, comment, en tant qu'interprète, on se laisse contaminer par la vie du personnage qui prend forme et chair dans notre corps et dans notre chair. Ensuite, il faut se distancier et comprendre le chemin émotif pour construire le personnage et lui donner sa vie propre. Ce qu'en premier lieu je n'ai pas su faire, par manque d'expérience en tant que comédien. Aujourd'hui, j'ai créé une distance saine pour pouvoir construire le personnage, lui donner vie tout en gardant le contrôle sur comment cela m'affecte en tant que comédien et individu.

La réalité rejoint et dépasse parfois la fiction. À vouloir creuser l'être, comme je l'ai fait, j'ai croisé dans mes profondeurs, mes démons. Il y a des zones où il peut être difficile, voire même impossible d'aller sans y laisser chèrement sa peau. La réalité va toujours plus loin que l'art. Paradoxalement, le théâtre tente de sublimer, de porter des explosions de vie et de drame à leur paroxysme. Parfois il y arrive. Le théâtre convoque les fantômes de l'horreur, ces fantômes qui ont le pouvoir magique d'éveiller une conscience violente dans l'être. Il y a contamination entre la vie et le théâtre dans les chairs de l'acteur et de l'individu sensible qui

s'entremêlent. Il doit donc y avoir distanciation de la part de l'acteur sinon celui-ci court le grave risque de s'y perdre *psychologiquement*. J'y suis allé. À ce moment, et à cet endroit perdu du corps et de l'esprit. Le corps fatigué, épuisé, l'esprit trouble entremêlé entre fiction et réalité. Affirmer un échec comme une petite victoire. La conscience de la limite de l'humain. Face au drame de la scène. Humilité de la crise. Vivre un instant la chute. Celle réelle, celle du corps et de l'Esprit qui n'arrive plus à...

Et ça recommence je prends le temps, la distance, et voilà qu'il devient primordial de jouer cette crise, de dire, de faire vivre l'expérience, cette traversée d'un péril... de mon expérience de ma crise.

Le drame doit se jouer devant et en vous.

Dans l'acteur et le spectateur la fureur du langage, la fureur du cri du dire.  
La fureur d'un monde à détruire.

Il faut que la peau s'ouvre, frémissse comme un cri, comme une larme.  
Il faut que le public vibre à la poésie du moment.  
Il faut que la langue parle d'Amour. Mais aussi de guerre.

Il faut pouvoir affronter le regard de l'autre.  
le regard de la vie qui tremble, de la vie qui hurle.  
La vie émotive, le théâtre qui frictionne avec le réel, qui le contamine.





Figure 3. Affiche promotionnelle, *Oh Happy Days*, Chicoutimi, 2018.

### 3.2 DISCUSSION

*Nous n'avons jamais rien eu qui soit à nous.*

*Oh Happy Days, P.34*

J'ai eu souvent l'impression d'être une machine, de ne pas pouvoir craquer, de ne pas pouvoir briser la cage... cette cage que je me suis construite envers le monde, comme protection et comme refuge. Dans le processus de création et d'interprétation, je me révèle fragile, ouvert et traversé, ouvert à une transformation par le processus de création du personnage. Je retrouve aussi une certaine libération par la force d'un langage extra-quotidien,

que je retrouve difficilement dans ma vie quotidienne. Pour moi, la création est un état souverain, où est encore possible une conception subversive du langage, à la condition de vouloir changer de corps, de laisser l'ordre du corps se renverser. De ce langage qui me traverse, j'espère qu'il se se rendre audible et qu'il traverse l'Autre, ce spectateur sans qui je meurs comme acteur, que ma perception de la réalité touche ne serait-ce qu'un spectateur et qu'elle laisse en lui les traces qui lui permettront de questionner son propre rapport au monde, sa participation à ce monde-machine dont nous parlons.

Cette crise que je viens de traverser, me rappelle cette expérience de l'Autre. Cette rencontre qui aura lieu avec le public sera une confrontation expérientielle, et cette confrontation sera, pour mes collaborateurs et moi, l'opportunité de discuter de ce regard sur le monde que présente *Oh Happy Days*. Les représentations seront chaque fois l'opportunité de discuter et d'ouvrir une réflexion ensemble sur l'état de nos humanités. Je ne peux pour l'instant me prononcer plus loin sur ce que j'ai appris. Il me faut patienter jusqu'à cette tant attendue rencontre entre l'acteur et le spectateur, entre le spectacle et le monde.

## CONCLUSION

Je me suis inspiré de l'Allégorie de la caverne de Platon, pour me mettre à la recherche d'une vérité par le processus créateur. Partant de ce mythe, mon champ d'investigation s'est orienté vers le corps et l'espace comme lieu d'enfermement. J'ai symbolisé dans ma création une *cage* comme métaphore de cette réalité « convenue » par l'homme dans sa caverne.

Mon intention initiale de recherche était de trouver une vérité autour du travail corporel et d'une quête de sens. Je me suis rendu à l'évidence que cette vérité était multiple, complexe et intersubjective. J'ai pris conscience qu'il y a l'acteur et le spectateur, que nous sommes l'un devant l'autre, que habitons le monde et que le monde nous habite.

J'ai considéré le corps avec Merleau-Ponty comme lieu premier du langage. L'important pour moi était de réfléchir et de sonder la corporéité, pour en saisir les potentialités subversives. J'ai compris l'importance pour moi en tant qu'interprète de plonger au cœur de cette crise du personnage. De bien comprendre comment le drame de cet Autre me traverse. Et surtout comment en tant qu'interprète, j'ai à me laisser contaminer par la vie du personnage qui prends forme et chair dans mon corps. Ensuite, j'ai appris à me distancier pour comprendre le chemin émotif, construire le personnage et lui donner sa vie propre. Cette distance saine que j'ai su installer me servira par la suite de mon métier d'interprète et de créateur.

Je termine cette recherche avec l'acquisition d'un incroyable bagage personnel et artistique. D'ailleurs, les expériences vécues hors scène, dans ma vie quotidienne, m'ont donné des pistes fécondes que j'aimerais suivre en tant qu'artiste multidisciplinaire (auteur, interprète, performeur, metteur en scène, et autre). De plus, j'ai aussi eu la chance depuis les dix dernières années de travailler avec des personnes vivant en situation de divers handicaps

ainsi qu'avec des personnes composant avec un trouble du spectre de l'autisme. J'aimerais, dans un avenir rapproché, acquérir une formation supplémentaire en intervention, que je pourrais allier à cette force du théâtre, pour construire des outils d'interventions en mesure de changer notre monde pour ces gens différents qui, je crois, peuvent eux aussi contribuer positivement à nous faire changer notre regard sur le monde.

## BIBLIOGRAPHIE

- Artaud, Antonin, *Oeuvres complètes*, tome 4, Paris, France, Gallimard, 1978.
- Beck, Julian, *La vie du théâtre*, Paris, France, Gallimard, 1978.
- Bergeron, Richard, *Je veux être un esclave!* Montréal, Québec, Poète de brousse, 2016.
- Butler, Judith, *Trouble dans le genre*. Paris, France, La découverte, 1990.
- Foucault, Michel *L'ordre du discours*, Paris, France, Gallimard, 1971.
- Platon, *La république*, Livre 4, Paris, France, Garnier-Flamarion, 1987.
- Quessada, Dominique, *La société de consommation de soi*, Paris, France, Verticales, 1999.
- Quessada, Dominique, *L'Esclavemaître*, Paris, France, Verticales, 2002.
- Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, France, Gallimard, 1945.
- Tremblay Patrice, *L'espace du sacré dans l'univers interdisciplinaire des arts vivants*, Mémoire de maîtrise, UQAC, Chicoutimi, 2017.

